

V. t. 475
2.

HISTOIRE

DE M. LE MARQUIS

DE CRESSY,

TRADUITE DE L'ANGLAIS

*PAR MADAME DE ***.*



A AMSTERDAM.

M. DCC. LVIII.

7132

HISTOIRE

DE M. LE MARQUIS

DE CRESSY,

TRADUITE DE L'ANGLAIS
*PAR MADAME DE ***.*



A AMSTERDAM.

M. DCC. LVIII.

HISTOIRE
DE M. LE MARQUIS
DE CRESSY,
TRADUITE DE L'ANGLOIS
*PAR MADAME DE ****

MONSIEUR le Maréchal Duc de L.... ayant glorieusement terminé la guerre de I***, revint à la Cour suivi d'une brillante jeunesse, qui partageoit avec lui l'honneur des victoires que cet habile Général avoit remportées.

Parmi ceux qui s'étoient distingués sous ses ordres, le Marquis de Cressy, par une attention particulière du Maréchal qui l'aimoit, avoit eu occasion de montrer ce que peuvent le zèle, le courage & la fermeté dans le cœur d'un François ; heureux si des qualités si nobles eussent pris leur source dans l'amour de la patrie, & dans cette généreuse émulation naturelle aux belles âmes, plutôt que dans un desir ardent de s'avancer, d'effacer les autres, & de parvenir à la plus haute fortune.

Le Marquis entroit dans sa vingt-huitieme année, lorsqu'il reparut à la Cour après six ans d'absence. Il étoit maître de lui-même ; assez riche, si ses desirs eussent été modérés ; mais dominé par l'ambition, le bien de ses peres ne pouvoit suffire à l'état qu'il avoit pris ; il songea à le soutenir, même à l'augmenter ; une grande naissance, une figure charmante, mille talens, une humeur complaisante, l'air doux, le cœur faux, beaucoup de finesse dans l'esprit, l'art de cacher des vices, & de connoître le foible d'autrui, fondoient ses espérances : elles ne furent point déçûes. Un tel caractere réussit presque toujours. L'aparence des vertus est bien plus séduisante que les vertus même ; & celui qui feint de les avoir, a bien de l'avantage sur celui qui les possède.

Le Marquis de Cressy devint en peu de tems l'admiration des deux sexes. Les hommes rechercherent son amitié, & les femmes désirerent sa tendresse ; mais celles qui tenterent de l'engager, trouvèrent dans son cœur une barriere difficile à forcer. De toutes les passions, l'intérêt est celle qui cede le moins aux attaques du plaisir.

Le Marquis résista long-tems aux douceurs qui lui étoient offertes, même à sa vanité. Le titre envié d'homme à bonne fortune, le toucha bien moins que l'espoir d'une alliance, qu'une conduite sage pouvoit lui procurer. Sans pénétrer ses desseins, on vit son indifférence ; & le peu de succès ayant rebuté les femmes qui ne vouloient que plaire, la difficulté anima celles dont l'ame tendre, les desirs timides & réglés par la décence, sembloient dignes de vaincre la résistance d'un homme qui paroissoit fait pour rendre heureuse celle qui parviendroit à toucher son cœur.

Madame la Comtesse de Raisel & Mademoiselle du Bugei, furent de ces dernieres. La Comtesse veuve depuis deux ans d'un mari qu'elle n'avoit pû aimer, dont l'âge avancé & l'humeur fâcheuse ne lui avoient fait connoître le mariage que par ses dégoûts, sembloit s'être destinée à vivre libre. Elle avoit près de vingt-six ans ; sa taille étoit haute & majestueuse, ses yeux pleins d'esprit & de feu, une physionomie ouverte annonçoit la noblesse & la candeur de son ame ; la bonté, la douceur & la générosité, formoient le fond de son caractere ; incapable de feindre, elle l'étoit aussi de concevoir la plus legere défiance. Il étoit difficile de lui inspirer de l'amitié ; mais quand elle aimoit, elle aimoit si bien, qu'il falloit mériter sa haine pour la

ramener à l'indifférence. Une naissance illustre, une fortune immense, étoient les moindres avantages qu'une femme telle que Madame de Raisel put offrir à l'heureux époux qu'elle daigneroit choisir.

Adelaïde du Bugei n'avoit guere plus de seize ans ; tout ce que la jeunesse peut donner de fraîcheur & d'agrément, étoit répandu dans ses traits & sur toute sa personne ; son esprit naturellement vif & perçant, avoit encore ce charme inexprimable que donnent l'innocence & l'ingénuité. Elle n'avoit plus de mere. M. du Bugei qui la chérissoit, venoit de la retirer de Chelles où elle avoit été élevée ; quoique son bien ne fût pas considérable, la plus grande partie de celui de son pere consistant en bienfaits du Roi, l'ancienneté de sa maison, les services de ses ayeux, son mérite & sa beauté, pouvoient lui promettre un fort bien différent de celui dont l'intérêt & l'amour la rendirent la trisse victime.

Telles étoient les deux personnes dont M. de Cressy fit naître les premiers sentimens. Elles étoient alliées, & l'amitié les unissoit ; mais la différence de leur âge n'admettoit point entre elles cette intimité qui bannit toute reserve. La Comtesse gardoit son secret par prudence, & Mademoiselle du Bugei ignoroit qu'elle en eût un à confier.

M. de Cressy se trouvoit plus souvent avec Adelaïde, qu'avec la Comtesse. Il alloit presque tous les jours dans une maison où elle étoit familiere. Il s'aperçut du desordre où la jettoit sa présence, & connut le penchant de son cœur. Il sentit un plaisir secret en observant l'impression qu'il faisoit sur ce cœur simple & vrai ; mais comme il étoit fort éloigné de borner son ambition à la fortune qu'elle pouvoit lui apporter, il rejetta d'abord toute idée de profiter des dispositions d'Adelaïde : mais le tems, la vanité, le desir, l'amour peut-être, détruisirent cette sage résolution, & lui présentèrent un moyen d'entretenir le goût que Mademoiselle du Bugei lui laissoit voir, sans rien changer au plan qu'il s'étoit formé pour son élévation.

Ainsi cachant à tous les yeux les nouveaux sentimens dont il étoit occupé, il affecta de ne lui marquer aucun égard qui pût les dévoiler, & s'attacha à lui rendre des foins qui ne parussent tendres qu'à elle-même. Cette conduite adroite fit l'effet qu'il en avoit attendu : Adelaïde se crut aimée ; son cœur prévenu par une forte inclination, s'enflamma par

degré ; & sa passion devint si puissante sur son ame, que l'ingratitude & la perfidie du Marquis ne purent dans la fuite ni l'éteindre, ni la lui rendre moins chere.

Madame de Gersay, chez laquelle Adelaïde & le Marquis se rencontroient si souvent, étoit sœur du feu Comte de Raisel, & ne voyoit point sa veuve avec laquelle elle avoit plaidé pour quelques prétentions qui se trouvèrent mal fondées. Comme elle en jugeoit autrement & qu'il y avoit peu de tems que cette affaire étoit terminée, son ressentiment duroit encore. Cet effet du hasard fit que Madame de Raisel & Adelaïde ne s'apperçurent jamais de leur rivalité.

La maison qu'occupoit M. du Bugei avoit un jardin, dont une des portes s'ouvroit sur une promenade publique : avec le tems, M. de Cressy parvint à engager Adelaïde à profiter de cette commodité pour lui parler les soirs. La beauté de la saison où l'on entroit alors, rendant ces promenades très-naturelles, elle n'imagina pas qu'il y eût le moindre risque à lui accorder cette faveur ; elle sortoit de chez elle suivie d'une gouvernante, dont l'humeur trop facile se prêtoit aux desirs de sa jeune élève, qui charmée de ces entretiens, ne prévoyoit aucuns des périls où ils pouvoient l'exposer. M. de Cressy profitant de l'avantage que lui donnoient sur elle l'expérience & l'artifice, en échauffant peu-à-peu son cœur l'amenoit insensiblement à lui avouer tout l'amour qu'elle sentoit pour lui : aveu dangereux, dont un amant conteste la vérité jusqu-au moment où de preuve en preuve il nous conduit à lui en donner une, après laquelle le doute se dissipe & le desir s'envole.

Cependant Madame de Raisel qui ne trouvoit rien dans sa raison qui s'opposât à l'inclination qu'elle avoit pour le Marquis, souhaitoit ardemment qu'il lui rendît des soins. La retenue de son sexe & sa modestie naturelle, ne pouvoient lui permettre de faire les premiers pas ; quoique ses intentions eussent pû justifier ses démarches, elle n'osoit en faire aucune : il lui paroissoit honteux d'employer l'entremise d'un ami, & d'acheter par une forte de bassesse un bonheur qu'elle rougiroit d'avoir obtenu, & qui seroit continuellement troublé par l'incertitude des motifs qui auroient déterminé M. de Cressy à rechercher sa main. Son cœur délicat ne vouloit rien devoir à la fortune ; il cherchoit un bien plus précieux que tous ceux

qui attirent les vœux des hommes ordinaires : c'étoit la douceur d'une tendresse sentie & partagée, d'une union dont l'amour formât les liens, & dont l'estime & l'amitié resserrassent à jamais les nœuds.

Quelle que fût l'ambition du Marquis, elle n'alloit pas jusqu'à prétendre à Madame de Raisel, qui venoit récemment de refuser un parti, après lequel il sembloit qu'aucun autre ne pût s'offrir ; il étoit bien éloigné d'imaginer qu'il fût assez heureux pour lui plaire. Lorsque la Comtesse se recontroit avec lui, la crainte de laisser échapper des marques de son penchant, lui donnoit un air de reserve & d'embarras, que M. de Cressy prenoit pour une froideur de caractere peu propre à l'attirer, lui dont l'enjouement étoit extrême. Madame de Raisel, charmante où il n'étoit pas, perdoit en le voyant cette vivacité qui rend aimable, & donne de la grace à tout ce qu'on fait ; l'agitation de son cœur suspendoit les agrémens de son esprit ; elle se taisoit, ou disoit des choses si indifférentes, que le Marquis, prévenu contre le sérieux où il la voyoit toujours, avoit une forte d'éloignement pour elle ; quoique sa maison fût une des plus brillantes de la Cour, qu'il y eût été présenté, même accueilli, c'étoit celle où on le trouvoit le plus rarement.

Pendant qu'Adélaïde s'abandonnoit au charme séduisant d'une passion dont rien ne troubloit encore la douceur ; que Madame de Raisel chaque jour plus sensible entretenoit avec complaisance un desir dont elle étoit uniquement occupée, la Marquise d'Elmont conduite par la vanité, ou peut-être par un motif moins excusable, entreprit de vaincre l'indifférence de M. de Cressy, ou si elle ne pouvoit s'en faire aimer, de lier avec lui cette espece de commerce où le caprice & la liberté tenant la place du sentiment, ôtent à l'amour toutes ces erreurs aimables dont il se nourrit, en font une forte de goût où le cœur ne prend jamais de part, & qui donne moins de plaisir qu'il ne produit de regret.

Madame d'Elmont étoit une de ces femmes qui n'ayant aucune des vertus de leur sexe, adoptent follement les travers de celui qu'elles prétendent imiter ; qui loin de chercher à en acquérir la force & la solidité, en prennent seulement l'audace & la licence, & qui livrées au dérèglement de leur imagination, s'honorent du nom d'homme, parce qu'indignes de celui de femmes estimables, elles ont osé renoncer à la pudeur, à la modestie, & à la délicatesse de sentiment, qui est la marque distinctive de leur être.

Telle étoit celle qui prit du goût pour M. de Cressy, & fit éclater le dessein formé de se l'attacher : mais comme un pareil engagement ne convenoit ni à ses vûes ni à la situation actuelle de son cœur, il le rejetta absolument, feignit d'ignorer les intentions de la Marquise, l'évita partout ; & sans manquer à ce qu'il devoit à son rang & à son sexe, il sçut éluder ses poursuites & se défendre de ses attaques.

La haute opinion que Madame d'Elmont avoit d'elle-même, & l'orgueil dont elle étoit remplie, lui persuaderent qu'un homme qui pouvoit résister aux avances qu'elle avoit faites, étoit moins gardé par l'indifférence, que lié par un amour secret & heureux. Attachée à cette idée, & guidée par le dépit & la curiosité, elle observa les démarches du Marquis, fit épier ses pas, & tarda peu à découvrir que Mademoiselle du Bugei étoit l'objet de ses empressemens : ainsi la regardant comme le seul obstacle qu'elle eût à vaincre pour réussir dans ses projets, elle résolut de troubler une intrigue qu'elle crut plus avancée qu'elle ne l'étoit en effet, & de priver Adelaïde d'un bien dont elle-même desiroit vivement la possession.

Comme on voit les actions des hommes, & qu'on n'en pénètre que rarement les motifs, il est bien des occasions dans la vie où la noirceur & la malignité se parent aisément des traits de la justice & de la probité. Madame d'Elmont instruite des promenades fréquentes d'Adelaïde & de l'exactitude du Marquis à l'y accompagner, écrivit à M. du Bugei, pour l'informer qu'un jeune Seigneur de la Cour dont elle taisoit le nom, avoit les soirs des rendez-vous avec sa fille. C'est ainsi que cachant sa basse jalousie sous l'apparence de l'amitié qu'elle avoit pour M. du Bugei, elle porta dans l'ame d'Adelaïde le premier mouvement de douleur qu'elle eût encore senti. Ce ne fut point assez pour elle d'entendre les reproches d'un pere irrité, de recevoir un ordre précis de ne plus parler à celui qu'elle aimoit ; en lui découvrant où pouvoit tendre la conduite mystérieuse qu'on avoit tenue avec elle, on lui apprit à craindre que cet amant déjà trop cher, n'eût pas pour elle le respect & la tendresse qu'elle méritoit à tant de titres de lui inspirer.

Le caractère de Mademoiselle du Bugei ne lui permettoit pas de nier une vérité que son trouble confirmoit assez : un aveu sincere de ce qui s'étoit passé entre elle & le Marquis, mit M. du Bugei dans un embarras extrême.

M. de Cressy ne s'étoit avancé sur rien dont on put tirer avantage pour pénétrer son cœur ; il n'avoit fait aucune offre, aucune demande ; & l'adresse avec laquelle il avoit ménagé ses expressions, donnoit peu de lumieres sur ses desseins : mais Adelaïde aimoit, elle se croyoit aimée. M. du Bugei estimoit le Marquis & desiroit le bonheur de sa fille ; il prit le parti de contraindre M. de Cressy à s'expliquer ; ne voulant point paroître dans cette affaire, il dicta ce billet à Adélaïde, qui récrivit sans oser résister à sa volonté.

L'honneur que vous m'avez fait, Mon sieur, de vous, entretenir souvent avec moi, a été remarqué par des personnes qui en ont pris occasion de me croire imprudente. Ne m'accusez ni de caprice ni d'impolitesse, , en me voyant changer de conduite avec vous, & trouvez bon que je ne vous parle plus ni en public ni en particulier, à moins que je n'en reçoive l'ordre de mon pere : si vous ne l'engagez. pas vous-même à me le donner, oubliez-moi pour toujours.

Elle pleuroit si fort en écrivant ; que son pere touché des larmes qu'il lui voyoit répandre, s'avança vers un balcon sur lequel il s'appuya un instant pour lui cacher son attendrissement. Adelaïde qui jugeoit de la peine qu'elle aïoit eue à son Amant par celle qu'elle ressentoit elle-même sans songer qu'elle lui offroit un moyen d'être heureux, ne vit que la privation de ces entretiens qui l'enchantoient ; & saisis-sissant ce moment ou son pere ne la regardoit pas, elle écrivit ces mots sur un petit papier.

Vous dire de m'oublier ? ah jamais ! en me forçant de l'écrire ; rien ne peut m'obliger à le penser ni à le désirer.

Elle glissa ce papier dans sa Lettre, & se hâta de la fermer : son pere l'ayant envoyée sur le champ, elle en attendit la réponse avec toute l'inquiétude que peuvent causer l'amour & la crainte dans un cœur où l'on vient d'élever un doute sur l'objet de ses plus chers desirs.

M. de Cressy n'étoit point chez lui lorsqu'on y porta ce Billet ; il avoit cherché Adelaïde tout le soir & surpris de ne l'avoir vue ni chez Madame de

Gersai ni dans le Jardin, il ne pouvoit concevoir ce qui l'avoit fait manquer à leur rendez-vous ordinaire.

Il ne rentra qu'à deux heures du matin ; cette Lettre qui lui fut remise le surprit & le chagrina, il en connut aisément l'Auteur : mais il fut pénétré d'un sentiment si tendre en lisant ce petit papier, sur lequel il trouvoit une preuve si décidée de l'amour d'Adelaïde, qu'il fut tenté de sacrifier tous ses projets de grandeur & de fortune, à l'attrait du bonheur véritable qu'il pouvoit trouver dans la possession d'une fille charmante dont il étoit adoré.

Il ne pouvoit se dissimuler que le penchant qu'Adelaïde avoit à l'aimer ne se fût détruit avec le tems ; qu'il n'eût peut-être jamais pris de force, s'il n'avoit eu l'art de l'entretenir & de l'augmenter en lui parlant avec assiduité, en lui montrant une préférence décidée, & enfin en lui persuadant qu'il l'aimoit lui-même avec ardeur. En pensant au regret, à la douleur où ses refus pouvoient la livrer, aux reproches qu'elle seroit en droit de lui faire, il sentit au fond de son cœur ce mouvement juste & vrai que la nature y imprime, qui déchire le voile dont l'amour-propre couvre nos erreurs, nous fait rougir de nos fautes, & nous porte à les réparer ; mouvement qui nous conduiroit peut-être plus sûrement que les principes d'une raison étudiée, si nous avions la force de l'écouter & de le suivre. Quelle riante image s'offroit à l'idée de M. de Cressy, si faisant céder l'ambition à la tendresse, au devoir, à l'honneur, il portoit dans l'ame d'Adelaïde une joie dont il partageroit les transports ! quel plaisir de lire dans les yeux de ce qu'on aime, la douce satisfaction qu'on vient d'y répandre ! & quel bien est comparable à celui qui naît de la certitude d'avoir rempli l'engagement qu'un cœur noble contracte avec lui-même.

Il se le peignit ce bien véritable, mais il ne put se résoudre à l'acheter par la perte de ses espérances ; il passa la nuit dans la plus grande agitation ; & son amour & ses desirs cédant enfin à l'ambition, penchant invincible de son cœur, il fit cette réponse à Mademoiselle du Bugei.

Mademoiselle,

Rien ne peut me consoler d'avoir été la cause innocente qu'on ait osé trouver quelque chose à reprendre dans la conduite d'une personne aussi respectable que vous. J'approuverai toujours tout ce que vous ferez, sans

me croire en droit de vous en demander la raison. Que je serois heureux, Mademoiselle si ma fortune & les arrangemens qu'elle me force de prendre, ne m'ôtoient pas la douceur d'espérer un honneur dont mon respect & mes sentimens me rendroient peut-être digne, mais que mon état present ne me permet pas de rechercher. J'ai l'honneur d'être, &c.

Cette lettre fut remise à M. du Bugei, suivant l'ordre qu'il en avoit donné : la réponse du Marquis lui fit peu de peine. Comme il avoit d'autres vûes pour sa Fille, que le seul desir de la satisfaire eût pu lui faire changer, il regarda l'excuse de M. de Cressy comme un moyen heureux de suivre ses premiers desseins sans contraindre l'inclination d'Adelaïde. Il n'imagina pas que l'amour eût fait dans son ame une impression difficile à effacer ; il regarda son attachement comme un de ces goûts vifs mais legers que le tems & la dissipation détruisent. L'opinion avantageuse qu'il avoit du caractere de M. de Cressy, ne lui permettoit pas de penser qu'il eût formé le projet odieux de séduire Adelaïde. Il crut qu'une fille sans expérience avoit pu se tromper & prendre pour de l'amour ces attentions polies & ces propos flateurs que la galanterie a mis en usage. M. du Bugei avoit de l'honneur & de la droiture ; qualités qui portent toujours à bien juger des sentimens d'autrui.

Il fit appeller sa fille, & lui remettant la Lettre qu'il venoit de recevoir : c'est à vous, Mademoiselle, lui dit-il à décider des torts que M. de Cressy peut avoir avec vous ; s'il vous a dit qu'il vous aimoit, il vous a trompée, & vous en tenez-la preuve convainquante. A votre âge on est facilement déçue. Que cette méprise vous éclaire & vous fasse éviter ce qui peut vous conduire à de semblables erreurs. Je ne veux pas, continua-t-il, aigrir le chagrin où Je vous vois, par une remontrance plus sévère. J'excuse ce premier mouvement ? pourvû qu'il ne dure pas, & que par plus d'exactitude vous vous rendiez digne de mes bontés. Vous m'êtes chere, Adelaïde, ajoûta-t-il, je vous aime, vous le sçavez ; mais je ne répondrois pas de vous conserver ma tendresse, si vous étiez allez foible pour vous livrer encore à un penchant que vous devez rougir d'avoir laissé paroître.

Mademoiselle du Bugei n'étoit point en état de répondre ; son cœur pressé d'une douleur accablante, en étoit entièrement occupé ; ses pleurs

couloient sur son visage, sur son sein, & baignoient cette lettre fatale qui venoit de détruire tout son bonheur, toutes ses espérances. Elle tomba aux pieds de M. du Bugei, & le supplia de lui permettre d'aller passer quelques jours à Chelles ; elle ne desiroit dans cet instant que la liberté de s'affliger sans contrainte. Il y consentit d'autant plus volontiers, qu'il espéra que le plaisir de revoir les compagnes de son enfance, rameneroit la paix dans son cœur, & lui feroit oublier le Marquis de Cressy.

La Gouvernante fut renvoyée & remplacée par une Femme de chambre ; on chassa celle qu'elle avoit auparavant, & la nouvelle suivit Adelaïde à Chelles. La clef de la porte de communication fut portée dans l'appartement de M. du Bugei. En remerciant Madame d'Elmont de ses avis, il prit foin de l'engager au secret sur cette affaire ; & comme personne n'avoit intérêt à la divulguer, elle fut ensévelie dans le silence.

Monsieur de Cressy apprit la retraite d'Adelaïde par un homme à lui, qui se trouva parent de la Femme de chambre qu'on venoit de placer auprès d'elle. Il fut touché de son départ : dans les longs entretiens qu'ils avoient eus ensemble, le Marquis avoit trop bien connu la façon de penser de Mademoiselle du Bugei, pour douter de la peine qu'elle devoit ressentir dans ces premiers momens. Il sçavoit qu'elle étoit aussi fiere que sensible : en se rappelant tout ce qu'il lui avoit dit & la conduite qu'il avoit tenue après tant d'assûrances d'une passion dont rien n'avoit dû la faire douter, il pensa qu'elle le mépriseroit, qu'il seroit l'objet de son dédain, peut-être de sa haine, lui qui l'avoit été de sa plus tendre estime, des plus douces affections de son cœur. Sans avoir dessein de réparer ses torts, il voulut les diminuer aux yeux d'Adelaïde ; il entreprit de justifier un procédé si dur ; & saisissant le moyen que le hasard lui offroit de faire parvenir une lettre dans ses mains, il se détermina à lui écrire : mais comment ? & qu'avoit-il à lui dire, après ce qu'il avoit fait ?

Quelle excuse pouvoit être reçue par un cœur trompé dans ses desirs, par une personne vraie dont l'esprit juste & solide ne s'ébloüiroit point une seconde fois ? Il est des caracteres dont la noble simplicité embarrasse l'art dans ses propres détours ; on ne peut leur en imposer qu'en abusant de la vérité même pour les séduire. M. de Cressy pensa qu'un aveu sincere lui

rendroit l'estime d'Adelaïde, peut-être sa tendresse, & se détermina à lui écrire ainsi :

Est-il permis à un malheureux qui s'est privé lui-même du plus grand bonheur, d'oser vous demander son pardon & votre pitié ? Jamais l'amour n'alluma de flamme plus pure, plus ardente, que celle dont mon cœur brûle pour l'aimable Adeaïde : pourquoi n'ai-je pu lui en donner la preuve qu'elle devoit en attendre ? Ah, Mademoiselle, comment oserois-je vous lier au sort d'un ambitieux, dont peut-être vous ne rempliriez pas tous les vœux ; qui en vous possédant, maître d'un bien si cher, si précieux, pourroit en regretter de moins estimables sans doute, mais dont il a toujours nourri le desir & l'espérance ? Je vous avoue, je vous confie une foiblesse honteuse qui m'avilit à mes propres yeux, que je voudrois surmonter, que personne ne seroit plus capable de m'aider à vaincre que vous, mais dont je ne puis m'assurer de triompher. Plaignez-moi ne me méprisez pas, ne m'accablez pas de votre haine. Qu'une généreuse compassion vous intéresse encore pour un homme, que vous estimâtes, qui vous adore, qui vous perd, & qui se déteste lui-même.

Cette lettre fut portée à Chelles. & rendue à Mademoiselle du Bugei par sa Femme de chambre, qui la lui donna sans dire de quelle part elle venoit, & sans paroître instruite de l'intérêt que sa Maîtresse y pouvoit prendre.

Adelaïde avoit lû trop souvent la première qu'elle avoit reçue de M. de Cressy, pour ne pas reconnoître sa main ; elle l'ouvrit avec une émotion violente, & son trouble étoit si grand en la parcourant, qu'elle la recommença plusieurs fois avant de pouvoir comprendre ce qu'elle lisoit : des expressions si tendres, une confidence si singulière, touchèrent d'abord son cœur ; mais en y réfléchissant, elle ne sentit que du mépris pour un homme qui pouvoit préférer à ses propres desirs, à l'amour qu'il avouoit, l'attente d'une fortune incertaine. Des larmes de regret & d'indignation s'échappèrent de ses yeux. Eh, que me veut-il, s'écria-t-elle ? que lui importe ma haine ou mon amitié ? que je le plaigne ! moi ! Ah Dieu ! qui de nous deux a droit d'exciter une juste compassion ? Tranquille, heureuse, avant qu'il me parlât de sa feinte tendresse, je goûtois en l'aimant un plaisir

dont le charme flateur n'avoit aucun mélange d'amertume. Sa vue étoit un bien délicieux pour moi ; elle suffisoit à mes vœux innocens. Mon amour ignoré de lui, inconnu à moi-même, étoit un bonheur si doux, si satisfaisant ! ah, pourquoi m'en a-t-il privée ? pourquoi m'en a-t-il fait connoître un autre, puisqu'il devoit me l'enlever ? Je le vois, continua-t-elle ; les hommes sont cruels ; ils se plaisent à nourrir dans nos cœurs le poison qu'ils y versent eux-mêmes, & l'amour ne nous cause des peines, que parce que l'objet qui nous l'inspire n'est presque jamais digne des sentimens qu'il fait naître.

Elle interrompit ses réflexions pour relire encore cette lettre, pour l'examiner, pour peser chaque expression ; elle sembloit y chercher ce qu'elle desiroit en vain d'y trouver. Sa Femme de chambre vint l'avertir qu'on attendoit sa réponse ou ses ordres. Adelaïde rêva quelque tems ; elle balançait sur ce qu'elle devoit faire : mais se déterminant tout-à-coup : Allez, dit-elle à cette fille ; faites sçavoir à celui qui ose attendre une réponse de moi, que ma première lettre contient tout ce que j'aurai jamais à lui dire.

En se livrant au mouvement d'une juste fierté, Mademoiselle du Bugei croyoit remporter une victoire sur elle-même ; elle s'applaudissoit d'avoir eu assez de force pour réprimer le desir qu'elle avoit senti d'écrire au Marquis. En cachant ses sentimens, elle croyoit en triompher ; mais la contrainte qu'on impose à l'amour ne l'affoiblit pas ; & dans un cœur tendre & vraiment touché, le tems, même la réflexion, ramène vers l'objet qu'on aime, diminue insensiblement le sujet qu'on a de s'en plaindre, ou du moins l'éloigne, & met dans un jour favorable tout ce qui peut le faire paroître moins coupable. L'apparente franchise de M. de Cressy fit l'effet qu'il en avoit espéré : Adelaïde cessa de le mépriser, son ambition lui parut moins condamnable, & bien-tôt elle ne sentit plus que le regret douloureux de ne pouvoir lui offrir à la fois tous les biens qu'il desiroit.

Pendant qu'elle s'affligeoit à Chelles, que le Marquis continuoit de lui écrire, qu'elle s'obstinoit à ne point lui répondre, & qu'elle se plaignoit des ordres de son pere qui la pressaient de retourner chez lui, on préparoit une fête à la Cour, qui devoit se terminer par un Bal paré : Adelaïde & Mademoiselle de Cé, par une distinction particulière, devoient y accompagner la jeune Princesse de ***.

Toutes les Dames nommées pour y danser, s'occupoient du choix des ornemens qui pouvoient donner de l'éclat à leurs charmes. Madame de Raisel avoit fait monter une parure de diamans qu'elle vouloit porter ce jour-là : elle fut elle-même chez la Marchande qui garnissoit l'habit qu'elle devoit mettre, pour choisir avec elle les pierreries qu'il falloit placer sur la piece, sur les tailles, & qui devoient former des agraffes pour relever sa robe. Pendant qu'elle donnoit ses ordres sur cet arrangement, on rapporta à la Marchande une écharpe qu'un mal-entendu lui faisoit renvoyer. On l'avoit demandée en argent ; & dans la quantité qu'elle en avoit à fournir, elle s'étoit trompée, & l'avoit faite en or. Tandis que cette femme se désoloit de sa méprise, Madame de Raisel examinoit l'écharpe ; elle la trouva si belle, si riche, & d'un si bon goût, qu'elle ne put résister à l'envie de l'avoir ; & l'ayant destinée d'abord, elle l'acheta. De retour chez elle, après avoir résisté quelque tems à l'idée que cette écharpe lui avoit fait naître, elle céda au plaisir de la suivre, elle écrivit un billet à M. de Cressy, & lui envoya l'écharpe dans un moment où elle sçavoit qu'on ne le trouveroit point chez lui, & par un homme sans livrée, & qu'on ne pouvoit connoître pour lui appartenir.

M. de Cressy reçut le soir cette magnifique écharpe, & y fit bien moins d'attention qu'au billet qui l'accompagnait ; il y trouva ces mots :

Un sentiment tendre, timide, & qui craint de paroître, m'intéresse à pénétrer les secrets de votre cœur ; on vous croit indifférent, vous me paroissez insensible : peut-être êtes-vous heureux & discret, Daignez m'apprendre la situation de votre ame, & soyez sur que je mérite d'obtenir votre confiance. Si vous n'aimez rien, porter au Bal l'écharpe que je vous envoyé : cette complaisance peut vous conduire à un fort que beaucoup d'autres envient. Celle qui se sent portée à vous préférer à tout, est digne de vos soins ; elle en est digne à tous égards ; & la démarche qu'elle fait en vous le disant, est la premiere foiblesse quelle ait à se reprocher.

Ce billet inquiéta M. de Cressy ; toutes les femmes qui lui avoient laissé voir le desir de l'attirer près d'elles, revinrent dans sa mémoire ; il chercha vainement qui pouvoit en être l'auteur : il ne devina point. De toutes les femmes qu'il connoissoit, Madame de Raisel fut la seule qui ne s'offrit

point à son idée. Enfin malgré tout ce qui devoit lui faire rejeter ce soupçon, il s'obstina à croire que c'étoit une plaisanterie de la Marquise d'Elmont. Il se détermina à ne point porter l'écharpe, & ne s'en occupa plus.

Le jour du Bal étant arrivé, le Marquis sentit un plaisir extrême en pensant qu'il alloit revoir Adelaïde ; il ne croyoit pas qu'un amour aussi tendre fût déjà éteint ; il le croyoit seulement un peu refroidi, & se flatoit de le ranimer par sa présence, d'obtenir son pardon s'il pouvoit lui parler. Il ne vouloit lui faire aucun sacrifice, mais il ne vouloit pas perdre la douceur d'être aimé.

Parmi tant de Seigneurs jeunes, galans, ornés de tout ce que le goût & la magnificence offrent de plus éclatant, le Marquis de Cressy parut si bien fait, si distingué par son air & sa parure, & tellement formé pour effacer tout ce qui l'environnoit, que dès l'instant où il se montra, il fixa les regards & réunit tous les suffrages.

Adelaïde dansoit lorsqu'il entra ; un petit murmure qui s'éleva lui fit deviner que c'étoit lui ; elle baissa les yeux, & n'osa plus les lever, dans la crainte de rencontrer les siens : elle étoit si émue qu'elle avoit peine à continuer ; & l'ordre de le prendre qu'elle reçut en finissant, lui causa tant d'agitation, qu'elle fut obligée de prier qu'on l'en dispensât. Son trouble étoit si visible, qu'on la fit passer dans une Salle voisine, pour lui donner la liberté de respirer & de se remettre.

Quand elle rentra, le Marquis la fixa avec un air d'intérêt qui fut remarqué de Madame d'Elmont, auprès de laquelle il se trouvoit assis ; elle lui en fit la guerre avec une plaisanterie mêlée de tant d'aigreur, qu'il ne put se défendre d'en mettre un peu dans ses reparties.

Madame de Raisel étoit assez près d'eux pour les entendre ; elle s'étoit apperçue avec chagrin que le Marquis ne portoit point l'écharpe qu'elle lui avoit envoyée. Elle comprit par quelque chose qu'il disoit à Madame d'Elmont, que c'étoit cette Dame qu'il soupçonnoit de lui avoir écrit : elle se leva pour interrompre une conversation qui lui déplaisoit ; & s'approchant de la Marquise, elle lui adressa la parole, & la força de cesser le discours qu'elle avoit commencé. Le Marquis, que

Madame d'Elmont fatiguoit, fut il charmé du service que Madame de Raisel lui rendoit, que pour la première fois il la regarda avec attention.

Elle étoit si belle ce soir là, son air étoit si noble, si touchant, qu'il étoit impossible de la voir sans convenir qu'elle étoit faite pour inspirer de la tendresse & du respect ; elle railla la Marquise sur la mauvaise humeur qu'elle montrait, plaisanta M. de Cressy, en l'accusant d'en être la cause, & mit tant d'esprit, de grace, & de légèreté dans ce badinage, que le Marquis s'étonna d'avoir pu la voir si long-tems sans connoître combien elle étoit aimable.

Mais il cherchoit à s'approcher d'Adelaïde ; & malgré tous les soins qu'elle prit pour l'éviter, il parvint à se placer auprès d'elle. Il lui parla assez long-tems. sans qu'elle daignât lui répondre, ni paroître attentive à ce qu'il lui disoit ; ce silence méprisant piqua vivement le Marquis ; il lui dit qu'elle feignoit dans ce moment, ou qu'elle l'avoit trompé quand elle lui avoit permis de croire que ses sentimens la touchoient.

Je n'ai jamais feint, interrompit Mademoiselle du Bugei ; mais le tems & les événemens changent les dispositions de nos cœurs ; si le mien n'est plus le même, vous ne pouvez vous en plaindre avec justice. Cependant comme j'ignore quelle personne a pris soin d'avertir mon pere d'une conduite que je me reproche, & qu'on peut m'observer ici y vous m'obligerez en vous éloignant. L'air de fierté dont elle prononça ce peu de mots, déconcerta M. de Cressy ; il voulut lui parler encore, mais en vain ; elle se leva sans l'écouter, & fut se placer ailleurs. Cette froideur & ce dédain, plus puissans sur le Marquis que l'amour ne l'avoit été, portèrent au fond de son cœur un trait si vif, qu'il pensa que sans Adelaïde, sans sa tendresse, il n'étoit plus ni repos ni bonheur pour lui. Il s'abandonna au regret de l'avoir offensée il voulut la ramener à quelque prix que ce pût être ; & quittant le Bal dès que la bienséance le lui permit, il courut chez lui pour lui écrire, dans le dessein de lui faire tenir sa lettre cette nuit même.

Mademoiselle du Bugei n'avoit pu s'empêcher de suivre les mouvemens du Marquis ; elle s'étoit apperçûe de l'effet qu'avoit produit sur lui l'indifférence qu'elle lui avoit montrée ; mais loin de s'applaudir du chagrin qu'elle lui avoit causé, elle en ressentit un véritable au moment qu'il sortit. Madame de Raisel vit sa tristesse, & lui en demanda le sujet avec tant de

marques de l'intérêt qu'elle y prenoit, qu'Adelaïde touchée ne put retenir quelques larmes. La Comtesse qui l'aimoit, lui reprocha doucement que depuis six mois elle la négligeoit, & lui fit sentir, en la pressant de lui ouvrir son cœur, qu'elle se doutoit que l'amour causoit ses peines. Ce n'est ni le tems ni le lieu de vous confier ce qui m'agite, lui dit Mademoiselle du Bugei mais à mon retour de Gersey, où je dois passer quelques jours, j'irai vous demander vos conseils & votre indulgence. Madame de Raisel lui promit tous les secours que l'on pouvoit attendre d'une amie zélée & sincere ; elles s'entretinrent allez long-tems, & ne se séparèrent que lorsque la Princesse, en se retirant, fit avertir Adelaïde, qui sortit avec plaisir d'un lieu où elle n'étoit pas libre de réfléchir sur ce qui l'occupoit uniquement.

En maltraitant M. de Cressy, elle n'avoit écouté que son devoir ; mais les démarches que la raison nous fait faire, ne sont pas toujours celles qui donnent le plus de satisfaction à notre cœur.

A peine Adelaïde rentroit dans son appartement, & commençoit peut-être à desapprouver sa fierté, qu'Helene sa femme de chambre, lui présenta une lettre qu'on venoit de lui donner de la part du Marquis ; elle l'ouvrit avec empressement, & y trouva ce qui fuit :

Vous me punissez trop, Mademoiselle, j'ose vous dire que vous me punissez trop ; quelque coupable que j'aye dû vous paroître, votre ressentiment va trop loin. Tant de hauteur dans un caractere aussi doux que le vôtre, est la marque assurée d'un mépris que je ne peux supporter. Non belle Adelaïde, votre malheureux amant ne peut vivre & se croire haï de vous. Ah rendez-moi vos premieres bontés & mettez un prix à cette faveur précieuse, tout me sera facile pour l'obtenir ! Mais puis-je encore espérer le bien qui m'étoit offert ? me fera t-il permis de le demander ? voudra-t-on me l'accorder ? Oui, Si vous le desirez. Consentez à me parler ; j'ai besoin d'un entretien avec vous ; il faut que votre bouche prononce mon pardon, qu'elle m'assure que vous ne me haïssez pas, que vous m'aimez encore ; ne refusez pas cette grace à l'amant le plus tendre, le plus passionné, & le plus repentant qui fut jamais ; daigner regler sa destinée, elle est dans vos

mains : ah, que n'immolera-t-il pas au bonheur de vous convaincre qu'il vous adore !

Quel mouvement de joie pénétra le cœur de la tendre Adelaïde, à ces assurances flatteuses d'un changement si peu attendu, si peu espéré ! La présence d'Helene ne put contenir ses transports : ah, qu'ai-je lû, s'écria-t-elle ! mes yeux ne, m'ont-ils point trompée ? Se pourroit-il que revenu de cette fatale. ambition qui l'arrachoit à moi, à mon amour, il formât le desir sincere. de me la sacrifier ? Quoi je passerois tous les instans de ma vie avec lui ! je le verrois sans cesse ! il m'aimeroit, toujours ! je pourrois l'aimer, l'adorer, le dire ; mettre ma gloire à faire éclater ces mêmes sentimens, dont on m'a dit que je devois rougir, qu'il falloit nourrir avec honte, ou étouffer avec douleur ! Ah, quel fort ! quel heureux fort que celui qui me lieroit pour jamais au sien ! Enchantée par ces riantes idées, Mademoiselle du Bugei crut pouvoir répondre, & le fit ainsi :

Non, je ne vous hais point, je ne puis jamais vous haïr, mon devoir & l'obéissance que je dois aux ordres de mon pere, ont pu seuls me déterminer à vous retirer les marques de mon amitié. Si mon estime & ma confiance sont nécessaires au bonheur de votre vie, vous savez par quel moyen vous pouvez vous les assurer pour toujours. J'ai promis & ma parole m'engage à éviter de vous voir & de vous parler, je n'abuserai point de l'indulgence d'un pere qui ma pardonné avec bonté ; & puis, que vous dirai-je dans l'entretien que vous me demandez ? Qu'importe que ma bouche prononce ce pardon, si mon cœur vous l'accorde, si ma main vous donne une preuve que vous l'avez déjà obtenu. Adieu, , si vous m'aimez songes qu'il n'est qu'une seule marque de votre amour, que vous puissiez offrir à Adelaïde,

Helene se chargea du soin de remettre ce billet à M. de Cressy ; & Mademoiselle du Bugei, après avoir relu mille fois celui de son amant, s'endormit enfin dans l'état le plus tranquille où elle se fût trouvée depuis long-tems.

Cette fille qui servoit Adélaïde, étoit une de ces ames basses que l'intérêt conduit ; qui ne voyent dans les événemens où le hasard les fait entrer par le

besoin qu'on a de les employer, que le profit qu'elles en peuvent tirer, sans s'embarrasser des suites ou des conséquences qui trop souvent résultent de leur entremise. Gagnée par M. de Cressy, elle le servoit avec zèle, & sa libéralité la lui attachoit entièrement.

En lui donnant le billet d'Adelaïde, elle lui fit un récit exact de la joie que le sien avoit excité dans son cœur. Ce détail enflamma le Marquis ; il brûloit du desir de voir Mademoiselle du Bugei, & de lui parler. Il se plaignit à Helene du refus de sa maîtresse ; il en parut si touché, que cette fille espérant qu'il la récompenseroit généreusement si elle lui procuroit un plaisir qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur, lui offrit de l'introduire dès le soir même par le jardin, & lui fit voir la facilité de ce projet. Elle avoit remarqué l'endroit où M. du Bugei tenoit la clef de la porte de communication ; elle pouvoir s'en saisir pendant le jour, ouvrir cette porte, & remettre la clef sans qu'on s'en aperçût. M. du Bugei se retirant de bonne-heure, & sa fille ayant l'habitude de se promener fort tard, M. de Cressy pouvoit passer quelque tems avec elle sans donner aucun soupçon.

Il accepta cette offre avec ravissement, il lui donna une lettre pour sa maîtresse, remplie des plus tendres protestations d'un amour éternel, & de l'assurance de lui en donner des preuves éclatantes & sinceres. Helene contente de sa reconnoissance le quitta, après être convenue avec lui de l'heure à laquelle il se trouveroit à la porte, & du signal qu'elle feroit pour l'avertir de l'instant où il pourroit paroître.

M. de Cressy passa tout le jour dans l'impatience de voir arriver cet heureux moment qui devoit le rapprocher d'Adelaïde ; occupé du plaisir qu'il se promettoit à l'entendre lui parler encore avec cette douceur & cette ingénuité qui la rendoient si intéressante, il sembloit avoir oublié tout le reste : Mademoiselle du Bugei l'emportoit alors dans son cœur sur tout ce qui avoit combattu ses charmes ; le bonheur de l'aimer, de lui plaire, faisoit sa seule ambition ; il ne concevoit pas l'aveuglement qui l'avoit porté à négliger un bien si doux ; & tout ce qu'il comparoit à elle, à ses sentimens, à la certitude d'être l'objet de son amour, de ses préférences, lui paroissoit peu digne de ses regrets.

Onze heures arrivèrent enfin, il se rendit au lieu marqué ; il s'approcha doucement de la porte, la voix de deux personnes qui se parloient en-

dedans, lui causa quelque inquiétude ; il prêta l'oreille ; & connoissant que c'était Adelaïde & Helene qui s'entretenoient ensemble, il attendit en silence que cette dernière fît le signe dont ils étoient convenus. Une branche d'arbre jettée par-dessus le mur, l'avertit qu'il pouvoit entrer ; la porte n'étoit que poussée, il la remit dans l'état où il l'avoit trouvée, & s'avança jusqu'au lieu où Adelaïde le souhaitoit peut-être, mais où elle ne l'attendoit pas.

La Lune éclairoit si parfaitement, que Mademoiselle du Bugei connut d'abord le Marquis ; la surprise, l'embarras, un trouble mêlé de joie & d'inquiétude, lui ôtèrent pendant quelque tems la force de parler ; elle vouloit s'éloigner, elle se plaignoit d'Helene, elle n'osoit écouter son amant ; le Marquis à ses genoux ne vouloit point abandonner une de ses mains dont il s'étoit saisi, qu'elle n'eût prononcé le pardon qu'il lui demandoit. L'aimable Adelaïde céda à l'attendrissement de son cœur : elle pleura ; & ses larmes que l'amour faisoit couler, furent le sceau de ce pardon tant désiré.

Que de sermens d'aimer toujours suivirent cette douce réconciliation ! qu'Adelaïde goûtoit de plaisir à les entendre ! elle les répétoit tout bas, & juroit en secret de remplir tous les engagemens que son amant prenoit : cependant elle ne vouloit point qu'il restât long-tems avec elle, elle le pressoit de se retirer ; mais Helene se joignant à lui, pour l'obliger à lui accorder la liberté d'un plus long entretien ; dans la crainte d'être apperçûs des appartemens, ils la déterminèrent à passer dans le jardin public, qui à cette heure étoit fermé, & où l'on étoit sûr de ne rencontrer personne.

Adelaïde trembloit à chaque pas ; mais rassurée enfin & perdant toute autre idée pour ne s'occuper que de son amour, elle marcha assez long-tems appuyée sur M. de Cressy, qui charmé de se voir auprès d'elle, & dans une si grande liberté, lui parloit avec une passion bien capable de lui faire oublier & l'univers & elle-même. Ils s'avancèrent à pas lents jusqu'à une piece d'eau qui terminoit un parterre ; Adelaïde s'assit sur le gazon qui la bordoit, le Marquis se plaça près d'elle, & Helene qui les avoit suivis, se promenoit à quelques pas d'eux.

Leur conversation s'anima. Adelaïde avoit déjà oublié qu'elle avoit des reproches à faire ; le plaisir & l'espérance lui ôtoient le souvenir des fautes

de son amant, elle n'étoit occupée que du bonheur de le voir & de l'entendre.

Le silence profond qui régnoit dans ce lieu, la beauté de la nuit, le parfum qui s'exhaloit des fleurs, l'air enflammé de la saison, cette solitude où ils se trouvoient tous deux, le negligé d'Adélaïde qui n'avoit qu'une robe simple & legere, que le moindre vent faisoit voltiger, sa tête sans ornemens, & sa gorge demi-nue, éleverent peu-à-peu dans l'ame du Marquis ces desirs ardens, impétueux, si difficiles à réprimer, quand l'occasion de les satisfaire augmente encore l'empire que les sens prennent sur la raison.

La joie qu'il voyoit briller dans les yeux de Mademoiselle du Bugei, l'air paisible dont elle l'écoutoit, le sentiment qui se peignoit sur son visage, lorsqu'il pressoit sa main, ou qu'il osoit y porter sa bouche, allumèrent une ardeur si vive dans son sein, qu'il ne put en contenir les transports. Il prit Adélaïde dans ses bras ; & la serrant tendrement, il imprima sur ses levres un de ces baisers de feu, dont le murmure aimable éveille l'amour & la volupté. Adélaïde surprise, céda pour un instant à l'attrait d'un plaisir inconnu ; elle sentit la premiere atteinte de cette sensation flateuse, qui conduit à ce doux égarement où la nature, par l'oubli de tout ce qui contraint ses mouvemens, semble nous ramener à son heureuse simplicité.

Il fut court cet oubli. Mademoiselle du Bugei, confuse en revenant à elle-même, se plaignit de son amant ; elle voulut fuir, mais il étoit à ses genoux ; il convenoit de sa faute ; il demandoit grace, il l'obtint ; un tendre raccommodement suivit cette querelle, & peut-être en renouvela la cause. Combien de fois Adélaïde se fâcha, & que de pardons elle accorda ! contente qu'il n'en coûtât rien à son innocence, elle ne s'appercevoit pas de tout ce qu'il en pouvoit coûter à son cœur. Que cette nuit augmenta son amour ! que le Marquis lui parut digne de son attachement ! & que de traits se graverent pour jamais dans son ame !

Il fallut enfin se séparer, le jour alloit paroître. Ils convinrent avant de se quitter, que le Marquis attendroit le retour de M. du Bugei pour lui parler. Adélaïde vouloit avoir le tems de prévenir son pere, dans la crainte que les refus du Marquis n'eussent changé ses dispositions ; elle partoît avec lui dans six jours ; & le Marquis insistant pour la revoir encore une fois, elle

consentit qu'il revînt la veille de son départ, elle lui permit de lui écrire tous les jours, & le quitta charmée de lui & de la nouvelle situation où elle se trouvoit.

Pendant qu'elle se livroit aux plus agréables espérances, Madame de Raisel s'affligeoit de la méprise du Marquis ; en continuant de lui écrire sans se faire connoître, elle s'étoit flatée de l'inquiéter, même de l'intéresser : c'étoit un moyen de se procurer le plaisir de l'occuper, de lui parler de son amour, peut-être d'en faire naître dans son cœur. Il n'étoit pas étonnant qu'en croyant que l'écharpe venoit de Madame d'Elmont, il n'eût pas daigné la porter : Madame de Raisel n'osoit paroître ; mais elle désiroit que M. de Cressy la devinât. Un mouvement injuste, quoique pourtant naturel, lui faisoit haïr la Marquise ; il lui sembloit que cette femme étoit la cause du peu d'attention qu'on avoit fait à sa lettre ; elle voulut au-moins ôter à M. de Cressy toute idée qu'elle fût venue de ce côté ; & dans ce dessein elle lui écrivit un autre billet conçu dans ces termes :

Quand la fortune & l'amour s'unissent pour vous préparer un fort digne de vous ; quand on veut diriger vos pas vers un objet qui mérite votre attachement, pouvez-vous vous méprendre d'une façon. si humiliante pour moi ? celle qui vous a donné mille preuves d'une folle passion, ne doit attirer que vos mépris ; & c'est vous égarer que de chercher en elle un cœur dont on vous assure que l'honneur & la modestie reglent les mouvemens. Levez les yeux plus haut ; c'est parmi celles qu'on estime le plus que vous trouverez la personne qui peut s'attendre aux attentions aux soins, même à la tendresse de M. de Cressy.

Ce billet envoyé avec les mêmes précautions que le premier, fut rendu au Marquis dans un instant où tout rempli d'Adelaïde, il paroissoit peu porté à recevoir d'autres impressions. Pourtant ce second aveu d'un amour délicat, le mystere qui l'accompagnoit, la fortune dont on parloit, & ces mots *levez les yeux plus haut*, le firent rêver profondément. Il se voyoit recherché par une femme riche & d'un rang élevé. Madame de Raisel s'offrit enfin à sa pensée ; elle étoit d'une maison si distinguée, avoit les mœurs si régulières, un bien si considérable, de si grandes alliances, qu'elle pouvoit prendre ce ton sans orgueil : mais en examinant la conduite qu'il avoit toujours tenue

avec elle, il abandonnoit un soupçon qu'il trouvoit peu fondé. Quelle apparence qu'une femme si désirée prévînt le seul homme peut-être qui l'avoit négligée !

Dans cette confusion d'idées son ambition se réveilla ; il sentit renaître cette passion, que le desir de regagner Adelaïde avoit affoibli, mais qu'il n'avoit pu détruire. Il ne lui vit plus ces grâces séduisantes qui l'avoient touché, son penchant pour elle lui parut une foiblesse à laquelle il sacrifioit trop. Il se repentit de l'avoir apaisée, de l'avoir revûe, de l'avoir jamais aimée. Cependant il s'étoit lié par les promesses, par les sermens les plus forts ; l'honneur l'engageoit à les remplir ; mais que sa voix est foible dans un cœur où l'ambition préside, qui se laissant séduire à l'apas des richesses, au vain éclat des grandeurs, préfère dans son yvresse les dehors du bonheur au bonheur même !

Ce jour & ceux qui suivirent, s'écoulerent dans un tumulte de sentimens divers qui se combattoient & se détruisoient sans cesse. Celui où le Marquis devoit revoir Adelaïde, arriva, & le surprit encore dans l'incertitude où l'avoit jetté le billet de Madame de Raisel.

Dans ces dispositions où se trouvoit M. de Cressy, il eût été prudent de ne point voir Adelaïde, de s'excuser près d'elle, & de profiter du tems de son éloignement pour se déterminer ; mais les êtres inconséquens qui nous donnent des loix, se font réservé le droit de ne suivre que celles du caprice.

Pendant que le Marquis se livroit à son inquiétude, des mouvemens bien différens agitoient Mademoiselle du Bugei ; contente de son amant, sans crainte, sans défiance, se reposant sur sa foi, sur son amour, le plus heureux avenir s'ouvroit devant elle. Avec quelle complaisance, avec quel plaisir elle songeoit qu'elle alloit porter ce nom chéri, ce nom qu'elle n'entendoit jamais prononcer sans émotion ! Les chagrins que le Marquis lui avoit donnés, s'effaçoient de son souvenir ; elle n'envisageoit qu'avec ravissement le bonheur qui l'attendoit au retour de cette courte absence dont elle comptoit déjà les momens. Son imagination séduite par ces agréables idées, la faisoit jouir de ses espérances dans l'instant même qui alloit les renverser, & la priver pour jamais d'une erreur qui lui étoit si chère.

Elle revit le Marquis avec tous les transports d'une joie naïve & d'une tendresse véritable, dont elle ne cherchoit point à lui cacher la vivacité. Ils

parlèrent long-tems de leur union prochaine, & des arrangemens qu'ils prendroient pour la hâter. Ces projets qu'ils formoient ensemble, augmentoient la gayeté de Mademoiselle du Bugei. Jamais elle n'avoit été plus enjouée : le Marquis, dont les intentions n'étoient plus les mêmes, avoit la cruauté de la laisser s'abandonner à ces illusions flateuses. Elle étoit sortie de chez elle, & se promenoit avec lui : pour mieux cacher le changement de son cœur, il se montrait plus passionné qu'auparavant ; il affectoit un air attendri, pénétré, l'entretenoit avec feu d'une ardeur déjà refroidie, & dont les foibles restes n'avoient pour objet que lui-même.

Le respect cesse quand l'amour finit ; soit que ses réflexions eussent assez diminué le sien, pour lui faire perdre de vûe ce qu'il devoit à Mademoiselle du Bugei ; soit que sa confiance & la facilité d'en abuser lui fissent naître le desir d'éprouver jusqu'où la tendresse & la bonne-foi peuvent conduire une jeune personne qui n'est gardée que par l'innocence de ses pensées, il osa tenter de s'assurer par la séduction un bien qu'il ne vouloit plus acquérir par les loix de l'honneur : il devint pressant, hardi. Ces mêmes faveurs qu'il avoit dérobées quelques jours auparavant, long-tems disputées, enfin accordées, ne pouvoient le satisfaire ; il demandoit sans cesse obtenoit toujours, & se plaignoit encore. Ses soupirs brûlans étouffés par la violence de ses desirs, ses larmes feintes, ses prieres soumises, ardentes, cette phrase si simple en apparence, si souvent employée, & toujours trop puissante sur le cœur d'une femme... *vous ne m'aimez pas..... si vous m'aimiez !*... mille & mille fois répétée par lui, confondoit Adelaïde. Elle aimoit, elle ne pouvoit souffrir que son amant doutât de son amour. De moment en moment il en exigeoit une preuve nouvelle ; & plus elle donnoit, moins il paroissoit disposé à borner ses prétentions.

Helene étoit éloignée, le tems un peu couvert répandoit dans le jardin une obscurité qui n'étoit que trop favorable aux intentions de M. de Cressy. La tendre & crédule Adelaïde, conduite par lui sous un feuillage épais, abandonnée à l'imprudence de son âge, à l'ignorance du péril, à la foi de son amant, sembloit s'être oubliée ; son cœur tout entier à l'amour, n'étoit distrait par aucun autre objet ; sans prévoir où la guidoit une question captieuse, elle y avoit répondu, elle avoit dit qu'elle desiroit qu'il fût

heureux, qu'elle feroit tout pour assurer son bonheur : elle le disoit encore quand la témérité du Marquis portée à l'extrême, la tirant de cette yvresse dangereuse, lui rendit la raison, & la force de s'opposer à ses entreprises.

Elle s'arracha de ses bras avec un cri d'horreur ; & s'élançant hors du bosquet, elle appella Helene à haute voix, sans s'embarrasser dans son effroi si d'autres pouvoient l'entendre. Helene accourut ; Mademoiselle du Bugei un peu rassurée à sa vûe, n'ayant pas la force de se soutenir, s'appuya contre un arbre ; & laissant tomber sa tête sur le sein de cette fille qu'elle tenoit embrassée, elle se mit à pleurer avec toutes les marques d'une douleur excessive. Le Marquis honteux d'une tentative qui lui avoit si mal réussi, prosterné à ses piés, s'efforçoit, mais en vain, de l'appaiser ; elle ne l'écoutoit pas, & continuoit, à s'affliger sans paroître s'apercevoir ni de sa présence ni de ses soumissions. Faisant enfin un effort sur elle-même, elle le repoussa de la main, fit quelques pas ; & levant au ciel ses yeux baignés de larmes : ô, mon pere, s'écria-t-elle, vous me l'aviez dit, & il n'est que trop vrai ; celui qui vous cachoit ses desseins n'en formoit que contre moi ! Elle se promena quelque tems sans s'éloigner ; & rêvant profondément, ensuite s'appuyant sur Helene, elle reprit le chemin de chez elle sans répondre une seule fois à tout ce que le Marquis disoit pour la fléchir. Elle étoit prête à rentrer lorsqu'il l'arrêta & la supplia de l'écouter.

Je ne veux rien entendre, lui dit-elle avec beaucoup de fierté ; je vous méprise & je vous hais. Je conçois à-présent les raisons de la conduite bizarre que vous avez tenue avec une fille à laquelle vous deviez du respect, & que tout autre que vous n'eût osé choisir pour l'objet d'un amusement, que la plus vile de son sexe pouvoit vous procurer. Je suis punie, cruellement punie, ajoûta-t-elle, de cette fatale prévention qui m'a fait vous aimer, qui m'a fait croire que vous méritiez tout l'amour que je sentoie pour vous. Avec quel art vous m'avez trompée, & que mon cœur le soupçonnoit peu ! mais ce cœur vous échappe ; non, il n'est plus à vous ; il vous déteste, & regarde comme un bien le trait qui le déchire, mais qui l'éclaire sur la bassesse du vôtre. Rendez-moi ma lettre, continua-t-elle ; rendez-moi ce témoin d'une odieuse foiblesse ; & puissai-je ne me rappeler jamais le malheureux penchant qui m'entraînoit vers vous, que pour me souvenir combien vous en fûtes indigne !

Le Marquis concerné par ses reproches, hésitoit encore ; il ne sçavoit ce qu'il devoit faire ; il ne vouloit point lui rendre sa lettre, il la supplioit de lui laisser le seul gage qu'il eût de ses bontés ; il pressoit, il pleuroit, il lui représentoit tout ce qu'il croyoit capable de calmer son esprit & de dissiper sa colere : mais rien ne pouvoit effacer l'impression qu'elle venoit de prendre de son caractere ; il n'étoit plus tems de lui en imposer ; blessée jusqu'au fond du cœur, elle ne pouvoit plus pardonner.

Elle réitéra avec un ton & des expressions qui faisoient assez connoître qu'elle vouloit être obéie ; & dès qu'elle eut cette lettre, elle rentra précipitamment, sans daigner écouter ce que M. de Cressy vouloit lui faire entendre.

Quelle nuit passa la triste Adelaïde ! il n'est point de peines plus difficiles à supporter que celles que l'amour nous cause. Quel mal que celui que la réflexion aigrit, & qui mêle la honte à l'oppression de la douleur ! Elle frémissait en pensant au danger qu'elle avoit couru ; le bonheur de l'avoir évité, étoit une consolation pour elle : mais à quel prix elle en jouissoit ! par la perte de ses desirs, de son amour, de tous ces projets flateurs qui l'avoient si agréablement occupée ; il falloit renoncer à toutes ses espérances ; il falloit mépriser celui qu'elle adoroit encore.

Ce n'est pas toujours son amant , qu'on regrette le plus, quand on est forcée à lui retirer son cœur c'est le sentiment dont on étoit touchée, c'est le prestige aimable qui s'évanouit, c'est le plaisir d'aimer ; plaisir si grand pour une ame tendre, qu'elle ne voit rien qui puisse remplacer la douce habitude qu'elle avoit prise de s'y livrer.

Adelaïde voulut relire cette lettre que le Marquis lui avoit rendue. Mais quel étonnement pour elle en voyant au lieu de son écriture celle de la Comtesse de Raisel ; écriture qui lui étoit parfaitement connue. M. de Cressy trompé par la forme égale de ces deux billets, avoit donné à Mademoiselle du Bugei celui qu'il avoit reçu sans savoir de quelle part il venoit.

Confuse, désespérée à cette lecture, elle ne douta point qu'elle n'eût été sacrifiée à la vanité du Marquis : elle crut se reconnaître dans cette personne qu'on accusoit de lui donner des marques d'une folle passion. Un cœur pressé par la tristesse adopte aisément tout ce qui peut l'affliger encore. Elle

pensa que la Comtesse étoit instruite de tout ce qu'elle avoit fait pour le Marquis de Cressy ; elle se rappella tout ce que Madame de Raisel lui avoit dit au Bal, & le prit pour une cruelle raillerie ; elle se vit trahie & se crut deshonorée ; elle éclata en pleurs, en gémissemens, en cris douloureux, & passa le reste de la nuit à se plaindre avec Hélène du malheur de sa destinée : mais comme elle vouloit absolument ravoit la Lettre qu'elle avoit cru reprendre, elle se détermina le matin à écrire ce Billet à M. de Cressy.

Vous vous êtes trompé, Monsieur ; je vous renvoie la Lettre de Madame de Raisel, & vous prie instamment de me rendre la mienne. Je ne croyois pas qu'il y eut quelqu'un au monde à qui on put reprocher ses sentimens pour moi, ni que personne osât jamais me soupçonner d'avoir donné des preuves d'une folle passion. C'est bien assez pour me faire rougir, de vous en avoir donné d'une tendresse, pure & véritable, que vous étiez indigne ; d'inspirer. Rendez ma Lettre à Hélène, & soyez à jamais sur du mépris d'Adelaïde.

Elle joignit à ce Billet tous ceux qu'elle avoit reçûs du Marquis chargea Hélène de lui rendre ce paquet, avec un ordre positif de ne rapporter d'autre réponse que celle qu'elle demandoit.

Cette Fille s'acquitta de sa commission ; mais elle n'eut pas besoin, d'insister long-tems sur le refus d'une réponse pour sa Maîtresse. Le Marquis charme de la découverte, qu'il venoit de faire, étoit bien éloigné de songer à se justifier auprès d'Adelaïde ; & s'il feignoit de le vouloir faire, c'étoit par une suite de cette dissimulation qui lui étoit naturelle, & que les caractères faux employent, même lorsqu'elle leur est inutile.

La Lettre que Mademoiselle du Bugei demandoit, lui fut rendue, & l'après-midi de ce jour elle partie avec M. du Bugei pour aller à Gersay. L'effort qu'elle se faisoit pour cacher sa douleur, le chagrin dont elle étoit accablée, lui causerent dès le lendemain de son arrivée une fièvre violente ; & bien-tôt son mal augmenta si considérablement, qu'on douta qu'il fût possible de la retirer d'un état si dangereux.

Pendant qu'elle se mouroit à Gersay, l'objet d'un sentiment si tendre, d'une passion si vive, d'une situation si déplorable, déjà dégagé des foibles

liens qui l'attachoient à elle ; par une basse ingratitude oubloit & son amour & les peines qu'elle devoit ressentir.

C'est un des avantages de la supériorité de l'ame d'un homme sur la nôtre, que cette force qui lui fait étouffer avec facilité les remords legers qui s'élèvent quelquefois dans son cœur au souvenir d'une femme sensible & malheureuse, à laquelle souvent il ne peut reprocher que de l'avoir honoré d'une estime qu'il ne méritoit pas.

De tant de marques de tendresse que M. de Cressy avoit reçues d'Adelaïde, la seule dont peut-être il lui sçavoit gré, étoit ce mouvement de dépit qui l'avoit fait écrire & nommer Madame de Raisel. En apprenant qu'elle étoit la personne qui le préféroit & desiroit de lui plaire, il convint qu'en effet la fortune & l'amour s'étoient unis pour le combler de leurs faveurs.

La Comtesse parée de tous les dons qui pouvoient attirer ses vœux, offroit à son idée une foule de plaisirs dont il jouiroit avec elle & par elle ; le faste, l'éclat, les graces, la beauté, un titre qu'il ambitionnoit & que cette alliance pouvoit lui procurer avec le tems ; que de raisons pour rendre ses poursuites ardentes ! Mais il falloit cacher cette ambition qui le guidoit vers elle ; il falloit prévenir le tort que son procédé pour Adelaïde pouvoit lui faire dans l'esprit de Madame de Raisel, si jamais elle en étoit informée. Après l'avoir vue si long-tems avec indifférence, il n'osoit se montrer tout-à-coup amant passionné, encore moins paroître instruit de ses sentimens. Il craignoit de blesser son orgueil ou sa délicatesse en l'arrêtant dans la route qu'elle s'étoit tracée, & que peut-être elle prenoit plaisir à suivre.

Ces considérations le portèrent à en agir en apparence comme il avoit coutume de faire ; il n'alla pas plus souvent chez Madame de Raisel, mais il se renferma sans affectation dans le cercle où elle vivoit ; sans lui parler d'un amour dont il vouloit quelle fût persuadée, il se conduisit d'une façon à faire juger à tout le monde qu'il en ressentait un violent pour elle : il ne sembloit jamais ni l'attendre ni la chercher ; mais une rêverie où il paroissoit s'abandonner, & dont sa présence le retiroit ; l'embarras que ses moindres plaisanteries lui causoient, une application continuelle à étudier ses goûts, l'air naturel dont il les adoptoit, toutes ces petites choses qui ne prouvent aux personnes indifférentes que les attentions de l'amitié, mais

qu'un cœur prévenu prend pour les soins de l'amour ; l'art de développer ses talens, de se parer des qualités brillantes d'un caractère estimable, tout fut employée tout réussit au Marquis au-delà de ses espérances : la Comtesse le crut aisément tout ce qu'il vouloit paroître.

Les hommes s'épargneroient la plus grande partie des peines qu'ils se donnent pour nous en imposer, s'ils pouvoient imaginer combien la noblesse de nos idées leur donne de facilité pour nous tromper. Une femme croiroit se dégrader en supposant des vices à l'objet qu'elle a choisi pour celui de ses affections ; & dès qu'elle aime, elle accorde plus de vertus à son Amant qu'il n'ose en feindre.

Tout le monde assûroit Madame de Raisel que le Marquis de Cressy l'aimoit ; c'étoit avec plaisir qu'elle l'entendoit dire. Elle craignoit encore de se livrer à une joie que l'événement pouvoit détruire : cependant elle avoit pour lui les distinctions les plus flatteuses, & n'attendoit que l'aveu de ses sentimens pour lui montrer combien les siens étoient tendres & sinceres.

Il commençoit à se rendre assidu chez elle, lorsqu'un jour une legere indisposition lui faisant garder la chambre, M. de Cressy fut admis, malgré le dessein formé qu'elle avoit pris de ne voir personne. Elle étoit rêveuse, même triste. Le Marquis se conformant à l'air sérieux qu'il lui voyoit, lui en demanda la raison avec toute l'apparence de la plus tendre inquiétude. La Comtesse lui dit qu'une personne qu'elle aimoit avoit été fort mal, & ne jouissoit encore que d'une santé très-languissante ; qu'elle venoit de l'apprendre dans le moment : elle ajoûta que c'étoit une personne charmante, & tout de suite elle nomma Mademoiselle du Bugei.

Le Marquis perdit toute contenance à ce discours ; il changea de couleur, & resta les yeux baissés dans un silence qui surprit la Comtesse. Je vois, lui dit-elle en l'examinant avec attention, que cette nouvelle vous donne bien de l'émotion ; je suis fâchée de vous l'avoir annoncée avec si peu de ménagement, mais j'ignorois l'effet quelle pourroit produire sur vous ; & voyant qu'il continuoît à se taire : je ne sçavois pas, ajoûta-t-elle, que vous eussiez des liaisons particulières avec Adelaïde ; je l'aime, sa perte m'eût infiniment touchée, & je ne sçais pourquoi vous rougissez de montrer que vous y feriez encore plus sensible.

Si j'ai quelques liaisons avec Mademoiselle du Bugei, Madame, reprit le Marquis, elles sont d'une espece à me chagriner le reste de ma vie. Je puis rougir & paroître confus en apprenant l'état où elle s'est trouvée, puisque j'ai tout lieu de m'accuser d'en être la malheureuse cause. Vous, s'écria la Comtesse ! Ah, Madame, interrompit M. de Cressy, suspendez votre jugement ! je suis homme, jeune, vain peut-être. Je ne prétends pas que ma conduite soit exempte de tout reproche : j'ai des torts, je les sens, je ne puis me les pardonner. Mais si vous sçaviez si mon cœur vous étoit mieux connu, peut-être ne me condamneriez-vous pas ?

Il est difficile de vous comprendre, dit la Comtesse un peu troublée : en supposant que l'intérêt vif que vous prenez à Mademoiselle du Bugei, décele un tendre penchant, pourquoi donc rougiriez-vous en le laissant paroître ? Par quelle singularité votre amour seroit-il un malheur pour elle ? quels sont ces torts que vous vous reprochez, que vous craignez de ne pouvoir vous pardonner ? s'il vous est possible de me les faire connoître, sans que cette confidence offense Adelaïde ou lui nuise, vous m'obligerez par votre confiance.

Si les mouvemens de notre cœur dépendoient de nous, de nos réflexions, reprit M. de Cressy, Adelaïde seroit heureuse, & je ne sentirois pas le regret affreux d'avoir troublé son repos & détruit, au-moins pour quelque tems, la douceur & l'agrément de sa vie. Mais, Madame, comment vous avouer une legereté, une indiscretion que rien ne peut excuser ? C'est une faute que je n'oublierai point, & dont le souvenir m'affligera sans cesse.

Madame de Raisel pénétrée de l'air & du ton dont il s'exprimoit, réitéra la priere qu'elle lui avoit faite, & le pressa de lui apprendre ce qui causoit sa peine ; & M de Cressy charmé de trouver cette occasion de la prévenir sur la seule chose qui pouvoit lui découvrir sa façon de penser, feignant de céder à les instances : Je vais, Madame, lui dit-il, m'exposer à perdre par ma sincérité une partie de l'estime dont vous m'honorez mais pouvez-vous former un desir qu'il soit en mon pouvoir de satisfaire, sans que mon cœur vole au-devant de vos vœux ?

Vous n'ignorez pas, Madame, avec quelle indifférence j'ai vû toutes les femmes, même celles qui ont paru me distinguer. Occupé du soin de faire ma cour, de remplir les devoirs que mon état m'impose, d'acquérir des

amis, j'ai évité de me livrer à des amusemens peu faits pour me séduire. Un naturel sensible, un caractere vrai, m'ont fait envisager l'amour comme une paillon qu'il étoit heureux de sentir, mais ridicule de feindre. Dans ces dispositions, je vous vis, Madame, & mon cœur me dit que vous étiez la seule personne qui pût m'inspirer ces sentimens délicieux qui, nés de l'admiration, accrus par le respect, entretenus par l'estime, & soutenus par l'amitié, remplissent tous les vuides de l'ame, & forment ces chaînes douces & durables que le tems ne peut rompre : mais la différence de nos fortunes, le bruit répandu dit peu de goût que vous montriez pour prendre de nouveaux engagements, tant de partis plus avantageux que vous aviez éloignés, assez de hauteur peut-être pour craindre d'essuyer des refus, mille raisons me forcerent à cacher l'ardeur que vous m'inspiriez. Je voulus en triompher ; je contraignis mes desirs qui m'entraînoient sur vos pas ; j'évitai les occasions de vous voir ; je ne parus chez vous que lorsque la bienséance-m'obligea de m'y montrer. C'est dans ce tems, Madame, qu'Adelaïde me laissa voir des dispositions si favorables, qu'il me fut impossible de conserver de la froideur auprès d'une fille charmante qui ne me cachoit pas que j'avois scû lui plaire. Sans espérance près de vous, sans passion pour elle, déterminé ou plutôt emporté par cette vanité qui nous rend sensibles aux préférences, je me plûs à suivre tons les mouvemens de Mademoiselle du Bugei. Je me livrai au plaisir de voir naître dans son cœur un amour dont je n'envisageai point les fuites : j'en admirois les progrès, ils me flattoient ; & je m'en applaudissois par une étourderie dont je ne puis trop me repentir.

Je voyois souvent Adelaïde chez Madame de Gersay ; quand elle manquoit à s'y rendre, je la cherchois à la promenade, dans les maisons où elle alloit, par-tout où je croyois la trouver ; elle amusoit mon inquiétude, & cet ennui inséparable d'un homme isolé qui ne tient fortement à rien, & dont les desirs n'ont pour objet qu'un bonheur qui le fuit. Mes assiduités furent remarquées, M. du Bugei voulut me faire expliquer sur mes desseins. C'est alors que m'avouant que je n'en avois aucun, je reconnus toute l'imprudence de ma conduite. Sûr d'être aimé d'Adelaïde, un sentiment de reconnoissance me portoit à m'unir pour jamais avec elle : mais en y réfléchissant plus mûrement, je pensai que ce

seroit la trahir. Je ne crus pas devoir la lier à un époux dont elle ne fixeroit pas les vœux. J'aimai mieux passer pour intéressé aux yeux de M. du Bugei, en prenant le seul prétexte qui pouvoit me dégager ; j'aimai mieux passer pour ingrat & léger à ceux d'Adélaïde, que de risquer de la rendre malheureuse un jour par mon indifférence. Je refusai donc, & ne rendis plus de soins à Mademoiselle du Bugei. Je la revis au Bal où vous étiez toutes deux ; ton air abattu, sa tristesse, quelques mots qu'elle me dit, le reproche secret que je me faisois d'avoir entretenu sa tendresse sans la partager, l'intérêt qu'on prend toujours aux peines que l'on cause, sa jeunesse, sa beauté, son amour, me firent une impression si vive, que j'allois peut-être lui offrir toutes les preuves qu'elle pouvoit exiger de mon repentir ; lorsqu'en jettant les yeux sur vous, je sentis que tout cédoit dans mon cœur à l'attrait invincible qui m'entraînoit vers Madame de Raisel.

Comment m'ôter pour toujours le foible espoir qui me séduisoit quelquefois ? comment m'ôter ma liberté, pendant que vous jouissiez de la vôtre ? Je n'attendois pas le bien que je desirois ; mais si rien ne me le promettoit, au-moins un obstacle insurmontable ne me privoit pas du plaisir d'y songer, de m'en occuper dans ces momens où des idées vagues flatant l'imagination qui les enfante, semblent aplanir toutes les difficultés qui s'opposent à nos souhaits.

J'avois reçu un billet dont j'avois été foiblement affecté, sur-tout ayant pensé, par je ne sçais quelle fantaisie, qu'il venoit de Madame d'Elmont ; j'en reçus un autre qui m'apprit que le premier n'étoit pas d'elle : Vous le dirai-je, Madame, ajoûta le Marquis en s'interrompant, oserai-je vous dire de quelle main je pensai qu'il venoit ?

La Comtesse baissa les yeux, rougit ; & d'un air d'intérêt, & avec un ton qui marquoit assez combien ce discours l'attachoit, elle le pria de continuer.

Je le crus de vous, Madame ; & mon amour se réveillant avec force, plus d'Adélaïde, plus d'inquiétude sur ses sentimens. Que m'importoit alors son estime ou sa tendresse, ses plaisirs ou sa peine ? Je ne vis que Madame de Raisel, son image adorée remplit tout mon cœur ; j'abandonnai Mademoiselle du Bugei, je ne la revis que pour lui prouver que je ne l'aimois point, que je ne serois jamais à elle ; & par une dureté condamnable, je la réduisis à faire des efforts sur elle-même, à s'éloigner

pour oublier un Amant qu'elle doit détester, & qui ne peut se souvenir d'elle sans se mépriser lui-même.

Que je plains Adelaïde, dit alors Madame de Raisel ! qu'il lui fera difficile de se consoler d'un tel événement ! pourra-t-elle vous oublier ? mais achevez ; votre sincérité me touche, & votre confiance me flatte.

Que vous dirai-je de plus, Madame, continua M. de Cressy ; je n'osai vous laisser voir ce que je croyois avoir pénétré ; mais je ne pus résister au plaisir de vous montrer que j'obéissois à vos ordres, en levant les yeux vers l'objet le plus digne de mon attachement. Vous sçavez tout, Madame ; vous venez de lire dans un cœur qui vous est soumis, qui vous l'a toujours été, dont le fort dépend de vos bontés. Quel prix m'est-il permis d'attendre de mon obéissance ? puis-je espérer qu'une passion que vous seule pouviez allumer dans ce cœur, vous touche en effet ? Est-ce vous, est-ce l'aimable Comtesse Raisel qui a daigné m'avertir de chercher mon bonheur ? éclaircissez mes doutes ; j'attens à vos pieds l'arrêt que vous allez prononcer. Parlez, Madame, parlez, & songez que ce moment va décider pour jamais du sort d'un homme qui vous adore.

Qui n'eût point ajouté foi à ce récit si simple, si naturel ? pourquoi Madame de Raisel en eût-elle soupçonné la vérité ? Elle crut le Marquis ; & lui tendant une main qu'il reçut à genoux, & sur laquelle il imprima le baiser le plus ardent : oui, c'est moi, lui dit-elle, qui ai, déliré votre amour ; vous me voyez pénétrée de l'aveu que vous m'en faites. Qu'il m'est cher cet amour ! je le partage, j'ose le dire, & je ferai vanité de le prouver : oui, je mets tout mon bonheur à penser que vous m'avez choisie pour faire le vôtre.

Une déclaration si précise fut reçue avec tous les transports d'une joie véritable. La Comtesse s'efforça de persuader à M. de Cressy, que si sa conduite avec Adelaïde n'étoit pas tout-à-fait irréprochable, il devoit cependant cesser de s'en affliger ; que la maladie qu'elle venoit d'avoir, pouvoit provenir d'une autre cause ; & qu'à son âge le tems & l'absence effaçoient les plus fortes impressions : ce n'est pas que je blâme votre sensibilité, ajouta-t-elle ; au contraire, elle redouble mon estime, & mon cœur se plaît à découvrir que le vôtre est capable d'une tendre compassion.

M. de Cressy parvenu à se faire un mérite du procédé cruel qu'il avoit eu pour Mademoiselle du Bugei, arrivé au moment de persuader à Madame de Raisel qu'il l'avoit aimée dans un tems où il n'avoit aucune vûe sur elle, enfin à paroître à ses yeux le plus sincere & le plus tendre de tous les hommes, s'applaudissoit de la finesse avec laquelle il la trompoit. Il attribuoit ses succès à son adresse : erreur grossiere de tous ceux que la fausseté guide. On est crédule sans être foible ni imprudent, & l'extrême confiance naît toujours du peu d'idées qu'on a qu'il y ait des ames allez baffes pour en abuser.

Peu de tems après cet entretien, Madame de Raisel annonça le jour de son mariage & l'époux qu'elle avoit choisi. Le Marquis reçut les félicitations de tous ceux qui connoissoient la Comtesse ; son bonheur fut envié par une foule de rivaux moins heureux, & peut-être plus dignes de l'être. Ces noces se firent avec éclat ; & les fêtes brillantes qui les suivirent, marquerent assez le contentement des deux époux. Madame de Raisel avoit donné à M. de Cressy tout ce qu'il étoit en son pouvoir de lui rendre propre. Sa fortune assurée, son ambition satisfaite, l'amour & les charmes de la Marquise, une maison devenue le temple de la gayeté, lui firent goûter tant de plaisirs dans cette union, qu'il oublia facilement la route qu'il avoit prise pour acquérir les biens dont il jouissoit.

Madame de Cressy, bien plus heureuse, puisqu'elle aimoit & se croyoit adorée, se disoit à chaque instant qu'elle régnoit sur un cœur tendre, sincere, généreux, tout à elle, sur un cœur dont elle croyoit que rien n'égalait la noblesse & la grandeur : elle voyoit un dieu dans son mari, il lui devenoit tous les jours plus cher ; sans cesse occupée à lui procurer de nouveaux amusemens, elle sembloit ne vivre, ne respirer que pour répandre l'agrément sur les jours de celui quelle aimoit ; les moindres desirs du Marquis, ses plus legeres fantaisies, devenoient une affaire pour Madame de Cressy ; elle lui sacrifioit ses propres goûts, même le plaisir de le voir ; plaisir si grand pour elle, que le tems ni l'habitude ne purent le lui rendre moins sensible.

Cependant Adelaïde après plus d'un mois de maladie, & près de deux de convalescence, avoit enfin recouvré la santé : mais une sombre tristesse s'étoit emparée de son esprit ; elle avoit perdu pour jamais cet état paisible

qui rend susceptible de goûter tous les plaisirs qui se présentent, & se succèdent dans l'âge heureux où on ne les choisît pas. Le chagrin avoit laissé de si profondes traces dans son cœur, l'amour régnoit encore avec tant de puissance sur son ame, elle étoit si peu capable d'oublier le cruel qui s'étoit plu à la rendre malheureuse, que la seule pensée de reparoître dans les lieux qu'il habitoit, la faisoit retomber dans des foiblesses presque aussi dangereuses que l'avoit été l'ardeur de sa fièvre. Le Comte de Saint-Agne, jeune, bienfait, aimable, auquel elle étoit destinée, augmentoit encore sa peine par les soins qu'il lui rendoit. Rien ne pouvoit la distraire ; le souvenir de M. de Cressy animoit seul un cœur accoutumé à ne s'occuper que de lui. Que de larmes accompagnoient ce souvenir douloureux, mais cher, mais vif, & sans cesse présent à son ame ! Dans cette situation, son retour à Paris ou à la Cour étoit pour elle le comble du malheur ; & chaque jour qui rapprochoit celui où elle devoit quitter Gersay, ajoutoit à son supplice.

Un soir qu'elle étoit dans l'appartement où tout le monde se rassembloit pour jouer, le Chevalier de Saint-Hélènes qu'on attendoit depuis huit jours à Gersay, arriva, & pour excuser son retard, rendit compte des affaires qui l'avoient obligé de rester à Paris : c'étoit le mariage de Madame de Raisel & de M. de Cressy. Madame de Gersay entra dans des détails, lui fit mille questions, & le Chevalier s'étendit avec plaisir sur un discours qui paroissoit intéresser.

Que devint Adelaïde en l'écoutant ? un froid mortel saisit son cœur ; pâle, tremblante, sans force & presque sans sentimens, elle se renversa sur le siege où elle étoit assise, & fermant les yeux elle desira de ne les rouvrir jamais : par bonheur pour elle, M. du Bugei n'étoit pas présent ; & comme depuis sa maladie elle étoit très-foible, on ne chercha point d'autre cause à son évanouissement.

Il fut long ; & lorsqu'elle reprit la connoissance, elle se trouva dans son lit environnée de plusieurs personnes qui s'efforcèrent de la rappeler à la vie. Elle fit connoître qu'elle desiroit d'être seule ; & dès qu'elle se vit en liberté : il est marié, s'écria-t-elle en se jettant dans les bras d'Helene ! il est marié ! Helene, il est marié, lui répéta-t-elle mille fois ; je n'ai plus de doute, de crainte, d'espérance ; il est perdu, pour jamais perdu ! rien ne peut me le ramener, rien ne peut me le rendre. Madame de Raisel est heureuse !

elle triomphe dans ses bras des pleurs d'une fille infortunée !. a-t-elle mérité ce cœur qu'elle m'enleve ? L'inhumaine, avec quel air de vérité elle feignoit de s'intéresser à mes peines, d'en ignorer le sujet Elle m'offroit des secours, des conseils, de l'amitié : ah la cruelle ! elle est sa femme, elle regne sur ses volontés, elle fait ses plaisirs, elle les partage ; il lui est permis de contenter tous les desirs de ce qu'elle aime ; elle peut sans rougir recevoir ses caresses, les lui rendre, mettre son bonheur à s'y montrer sensible : & moi je ne dois me rappeler qu'avec honte ces momens.... momens délicieux, & pour toujours gravés dans ma mémoire ! Ah, poursuivit-elle dans l'amertume de son cœur, Helene ! imprudente Helene ! pourquoi ta fatale complaisance m'exposa-t-elle à le revoir ? Hélas, sans toi, sans ta facilité, j'ignorerois une partie de mes pertes !

M. du Bugei interrompit ses tristes plaintes ; il venoit sçavoir comment elle se trouvoit. Helene l'assura qu'elle n'avoit besoin que de repos ; & la malheureuse Adelaïde passa la nuit dans un saisissement, qui retenant ses larmes, faisoit que le peu qu'elle en versoit déchiroit son cœur sans le soulager.

Elle fut quelques jours dans cet excès d'accablement ; mais faisant violence à tous ses sentimens, elle parut se calmer. Son pere attendoit le retour de sa santé pour la ramener à Paris ; mais elle avoit pris la résolution de n'y rentrer jamais.

Elle pria M. du Bugei de lui permettre de passer un mois à Chelles, où elle lui fit entendre qu'elle espéroit le rétablir tout-à-fait. Il y consentit avec peine ; & ce fut avec une extrême répugnance qu'il la conduisit lui-même à cette Abbaye. Mademoiselle du Bugei pleura beaucoup en se séparant de lui ; & le chagrin qu'il sentit lui-même en la laissant à Chelles, fut un présage de la perte qu'il alloit faire. L'aimable & triste Adelaïde, peu de jours après son arrivée entra au noviciat, où ses épreuves abrégées par l'avantage qu'elle avoit d'avoir été élevée dans la maison, lui permirent au bout de six mois de prendre le voile blanc, malgré les regrets de son pere, la douleur du Comte de Saint-Agne qui l'aimoit, & les efforts réunis de toute sa famille.

Madame de Cressy s'affligea du parti que prenoit Adelaïde ; elle craignit que ses sentimens pour le Marquis ne l'y eussent déterminée ; elle n'osa

s'en expliquer avec lui, dans la crainte de le chagriner, & d'ajouter au reproche secret que peut-être il se faisoit à lui-même. Le malheur d'Adelaïde étoit un poids pour la Marquise ; son cœur vraiment généreux, souffroit en songeant qu'elle avoit innocemment causé sa perte ; elle donna des larmes au sort d'une jeune personne qui s'arrachoit au monde dans un âge où peu capable de juger des effets du tems, & guidée par un mouvement qu'il pouvoit détruire, se livroit à l'horreur d'un repentir infructueux & éternel.

Plus d'un an s'étoit passé dans le ravissement d'une passion heureuse, satisfaite & toujours vive. Peut-être la Marquise eût-elle joui long-tems de cet état paisible, sans un événement où sa bonté l'intéressa.

M^{me} de Berneil ancienne amie de la mere de Madame de Cressy, vivoit retirée au Val-de-Grace, avec une fille, seul fruit d'un mariage mal assorti qui avoit renversé sa fortune, par une fuite de malheurs dont le détail est peu nécessaire. Une pension du Roi la faisoit subsister avec assez d'aisance, Cette pension s'éteignoit par sa mort, & sa fille avoit besoin d'amis pour en conserver une moitié que la faveur pouvoit lui accorder, mais qu'on ne lui devoit pas. Madame de Berneil qui avoit éprouvé plus d'une fois combien Madame de Cressy étoit portée à obliger, se sentant dangereusement malade & près de sa fin, eut recours à elle ; elle lui fit écrire son état ; & la Marquise s'étant rendue auprès d'elle, trouva cette Dame presque expirante, & si occupée du sort de sa fille, que Madame de Cressy pénétrée d'une inquiétude si naturelle & du spectacle qu'offroient à ses yeux les larmes de la fille & la douleur touchante de la mere, promit avec ferment de se charger du soin de Mademoiselle de Berneil, de la retirer chez elle, & de ne s'en séparer qu'après lui avoir procuré un établissement convenable à sa naissance, & qui pût la rendre heureuse.

Il sembloit que Madame de Berneil n'attendît que cette promesse d'une femme dont la noblesse des sentimens lui étoit connue, pour rendre au ciel une ame devenue plus tranquille. Elle mourut le soir même ; & la Marquise qui ne l'avoit point quittée, embrassant tendrement Mademoiselle de Berneil, lui renouvela les assurances qu'elle avoit données à sa mere, & la conduisit chez elle, où elle la recommanda aux soins de ses femmes, pendant qu'elle alloit à Versailles chercher M. de Cressy qui l'y attendoit.

Elle lui rendit compte des engagements qu'elle avoit pris, & lui montra un peu de crainte qu'ils ne pussent lui déplaire, s'excusant sur le moment qui ne lui avoit pas permis de le consulter. M. de Cressy badina de cette espece de soumission, qu'il traita d'enfance ; il l'assura qu'il approuveroit toujours ce qu'elle feroit. En effet il eut pour Mademoiselle de Berneil tous les égards qu'il auroit cru devoir à une sœur chérie. Elle fut traitée par la Marquise, non comme une fille dont le sort dépendoit de ses bontés, mais comme une amie dont le séjour chez elle devoit être suivi de tous les agrémens qu'on s'efforce de procurer à ceux dont on attend des bienfaits.

Hortense de Berneil avoit un peu plus de vingt ans ; sa figure n'avoir rien de remarquable que l'art avec lequel elle en cachoit les désauts ; un goût de parure, assez rare dans une personne élevée loin du monde, donnoit de l'élégance à tout ce qu'elle portoit ; le desir de plaire l'avoit toujours occupée, quoique long-tems sans objet ; elle avoit de l'esprit, peu de brillant, beaucoup de réflexion. Il étoit difficile de la connoître ; un air froid & le silence qu'elle gardoit sur ses goûts, la faisoient paroître d'une extrême indifférence. L'ennui d'une retraite forcée avoit mis de la dureté dans son caractere. Elle avoit de l'humeur, & sçavoit en cachet l'aigreur sous l'apparence intéressante d'une santé délicate, que la moindre émotion altéroit ; capricieuse, jalouse, susceptible de passion, sans être capable de tendresse ni d'amitié, Hortense étoit peu faite pour sentir la conduite que Madame de Cressy tenoit avec elle.

Il y avoit déjà quelque tems que Mademoiselle de Berneil vivoit à l'hôtel de Cressy, lorsque le Marquis s'amusant à étudier un air qu'on avoit mal noté, Hortense en le reprenant, le fit appercevoir qu'elle avoit la voix belle, & qu'elle chantoit parfaitement bien. Il aimoit la Musique ; & ce talent qu'il lui découvrit, redoubla ses attentions pour elle. Madame de Cressy voyoit avec plaisir le goût qu'il prenoit pour Mademoiselle de Berneil ; elle cherchoit à la faire valoir auprès de lui, & n'attendoit qu'une occasion favorable pour la marier & la rendre heureuse.

M. de Cressy étant un matin à la toilette de la Marquise, où il assistoit seul avec Hortense, on lui apporta une lettre qu'il ouvrit sans réflexion, mais qu'il ne put lire sans donner des marques d'une grande sensibilité. Cette lettre étoit de Mademoiselle du Bugei ; elle l'avoit écrite la

veille, & ce jour même elle prenoit le voile noir, dernière cérémonie de la consécration à la vie religieuse.

Les yeux de M. de Cressy se remplirent de larmes : la lettre tomba de ses mains ; & tandis qu'il les portoit sur son visage pour cacher son attendrissement, la Marquise effrayée de l'effet qu'avoit produit cette lettre, fit signe à une de ses femmes de la ramasser, & de la lui apporter. Elle la prit sans la lire ; & courant embrasser son mari, elle lui demanda avec empressement qu'elle nouvel le si fâcheuse pouvoit l'accabler ainsi ? Mais le Marquis sans changer de situation, lui dit de lire la lettre. Elle y trouva ce qui fuit :

C'est du fond d'un asyle où je ne redoute plus la perfidie de votre sexe, que je vous dis un éternel adieu. Naissance biens, honneurs, dignités, tout s'évanouit à mes regards. Ma jeunesse flétrie par mes larmes, le gout des plaisirs anéanti dans mon cœur, l'amour éteint, le souvenir présent, & le regret toujours trop sensible, m'ensevelissent à jamais dans cette retraite. O vous, qui m'avez conduite à me cacher dans cette espece de tombeau, ne craignez pas mes reproches, je ne vous écris que pour vous dire que je vous pardonne ! J'offre au ciel une victime immolée par vos mains, & je le prie avec ardeur de répandre sur vous tout le mérite du sacrifice volontaire que je lui fais. L'auguste époux qu'Adelaïde choisit . effacera de son cœur des sentimens qu'elle ne peut conserver sans l'offenser : il y mettra les vertus qu'il chérit, & l'oubli qu'il exige ; elle ose espérer qu'il lui pardonnera les motifs qui la déterminent aujourd'hui. Alors prosternée aux pieds de ses autels, elle lui demandera pour vous tous les biens dont vous l'avez privée ; & si elle peut s'intéresser encore au monde qu'elle abandonne, ce sera seulement pour s'assurer que le Marquis de Cressy est heureux.

Dites à Madame de Cressy que je lui pardonne l'opinion qu'elle a eue de mon caractere. Dites-lui que j'ai oublié son injustice, & je me souviens seulement de la tendre amitié que j'eus pour elle.

La Marquise en finissant cette lettre se jeta dans les bras de son mari ; & le serrant avec une tendresse inexprimable : pleurez, Monsieur, pleurez, lui dit-elle en le baignant de ses larmes : ah, vous ne sçauriez montrer trop de sensibilité pour un cœur si noble, si confiant dans son

amour ! Aimable & chere Adelaïde, s'écria-t-elle, c'en est donc fait, & nous vous perdons pour toujours ! Ah, pourquoi faut-il que je me reproche de vous avoir privée du seul bien qui excitoit vos desirs ! ne puis-je jouir de ce bien si doux, sans me dire que mon bonheur a détruit le vôtre !

Le Marquis touché de ce sentiment généreux qui lui faisoit regretter Adelaïde, la pressant avec transport, essuyoit ses larmes ; & par les plus tendres caresses & les expressions les plus passionnées, la conjuroit de lui pardonner l'imprudence qu'il avoit eue de lui montrer cette lettre.

Mademoiselle de Berneil témoin de cette scene touchante, considéroit la Marquise avec étonnement. Tout ce qu'elle pouvoit comprendre, c'est que Madame de Cressy s'affligeoit de la retraite d'une fille que son mari avoit aimée, & que ses pleurs faisoient penser qu'il aimoit encore. Une pareille sensibilité étoit au-dessus de l'ame d'Hortense ; elle la regarda comme une foiblesse. Un mauvais cœur prend souvent pour un défaut de fermeté la bonté du naturel, dont les mouvemens lui sont étrangers, & c'est ce noble desintéressement qui fait qu'on s'oublie soi-même, pour partager la peine d'un autre.

Le Marquis pensa tristement pendant quelques jours à cet adieu d'Adelaïde : mais les plaisirs variés auxquels il se livroit, dissipèrent bientôt ce léger chagrin. Madame de Cressy le sentit plus long-tems. L'image de Mademoiselle du Bugei prosternée aux pieds des autels, priant pour le Marquis, attirant sur lui les bénédictions du ciel par ses vœux innocens l'attendrissoit, & la rendoit toujours présente à son idée. Les dernières lignes de sa lettre l'étonnoient ; elle ne pouvoit les entendre. Elle en demanda plusieurs fois l'explication à M. de Cressy ; mais l'embarras & l'humeur que lui donnoient ces questions, la déterminèrent à n'en plus parler.

Cependant cette marque de réserve dans un homme pour lequel elle n'en avoit aucune, toucha vivement la Marquise, lui donna de l'inquiétude, & lui fit craindre qu'en lui parlant d'Adelaïde, M. de Cressy n'eût pas été aussi sincère qu'elle l'avoit cru. Quelle étoit cette opinion que Mademoiselle du Bugei l'accusoit d'avoir eue de son caractère ? qu'avoit-elle à lui pardonner ? il paroissoit un mystère dans ces expressions, qu'elle desiroit ardemment d'approfondir ; son extrême complaisance pour M. de Cressy la

força au silence ; & respectant le secret qu'il vouloit garder, elle ne fie point de démarches pour le découvrir. Mais cette premiere preuve qu'elle n'avoit pas toute sa confiance & qu'il avoit pû lui déguiser la vérité, la chagrina. La seule idée d'avoir été trompée dans la plus petite chose par une personne que l'on aime & qu'on croyoit incapable de détour, porte un trait vif dans le cœurs traie qui blesse à tout moment, ouvre l'entrée au soupçon, rend tout incertain, & laisse entrevoir que le bonheur dont on jouit peut n'être qu'une chimere prête à s'évanouir.

Mademoiselle de Berneil, à laquelle la Marquise ouvroit son cœur, étoit bien éloignée de comprendre cette délicatesse de sentiment qui troubloit la douceur de sa vie ; elle badina M. de Cressy sur la mélancolie que lui avoit causé la lettre d'Adélaïde ; & donnant un tour plaisant & malin à ce pouvoir qu'il avoit sur les âmes sensibles, elle se félicita de n'être pas du nombre de celles qui ne sçavoient pas résister à l'amour, & dit au Marquis qu'elle s'étonnoit fort qu'on abandonnât le monde seulement pour n'avoir pu lui plaire ou le fixer. Pour moi, continua-t-elle, comme j'en chéris les plaisirs, quoique je me croye sûre de mon cœur, je ne veux plus vous regarder, de crainte qu'il ne me prenne envie de retourner au Couvent.

Cette raillerie piqua le Marquis dont la vanité étoit extrême : pensez-vous, lui dit-il en riant, qu'il vous fût si facile de résister à mes soins, si je vous en rendois d'assidus. En vérité je le pense, reprit Mademoiselle de Berneil ; & quoique vous soyez très-aimable, je crois & j'éprouve qu'il est possible de vous voir & de conserver beaucoup d'indifférence. Oui, dit le Marquis, cela est possible ; mais, vous ignorez ce que le desir de plaire répand d'agréments dans un homme qui s'en occupe. Il faut avoir été aimé de quelqu'un, pour s'assurer qu'on peut lui résister : & si je vous aimois, si je cherchois à vous le persuader, peut-être reviendriez-vous de l'opinion que vous avez de la fermeté de votre cœur. Ho ! non, non, assurément ; reprit Hortense, & vous êtes précisément la seule personne qui ne pourroit jamais réussir auprès de moi : comme vous ne sçauriez me montrer de desirs sans m'offenser, ni m'aimer sans manquer à ce que vous devez à la plus aimable des femmes, si vous me rendiez des soins, je n'aurois que du mépris pour vous. Vous le croyez, dit le Marquis ; mais soyez sûre que les réflexions que l'on fait de sang-froid ne se présentent pas à une ame attendrie. Celles qui

semblent devoir faire mépriser un homme indifférent, se changent en pitié pour un amant aimé ; & nous sçavons toujours trouver en nous-mêmes des raisons pour nous livrer à des sentimens qui nous flatent. Hortense a ce discours ne fit que redoubler ses plaisanteries, & s'obstina à soutenir qu'elle ne redoutoit point ses attaques, & que quelque passion qu'il lui montrât, elle ne l'aimeroit jamais. Cette conversation fut reprise plusieurs fois, & toujours avec la même assurance de la part de Mademoiselle de Berneil.

Le Marquis accoutumé à voir prévenir ses desirs, ne put supporter cette espece de mépris d'une fille à laquelle il lui sembloit que rien ne devoit inspirer cette fierté ; il s'en offensa, & voulut l'en punir en lui inspirant une passion dont elle se croyoit si peu susceptible. La vanité l'engagea à se faire une étude de lui plaire ; elle s'aperçut de son dessein, elle en rit, & ménagea si peu son amour-propre, que du simple projet de la soumettre il forma celui de la toucher. Le peu de progrès qu'il fit au commencement ne rallentit point ses poursuites : il devint ardent, empressé ; & perdant de vue ce premier objet, il oublia ce qui l'avoit porté à parler le langage de l'amour à Mademoiselle de Berneil. Il s'accoutuma à l'entretenir d'un sentiment qu'il cessa de feindre. Ce sentiment devint bientôt sa seule affaire, & l'unique mouvement qui se fit sentir à son cœur.

Madame de Cressy, loin de soupçonner le Marquis d'un tel attachement, lui sçavoit gré de tout ce qu'il faisoit pour Hortense, & croyoit lui devoir de la reconnaissance des attentions qu'il avoit pour une fille qu'elle chérissoit & dont elle se croyoit tendrement aimée. Elle parloit de lui sans cesse avec elle, lui vantoit son mérite, les agrémens de sa personne, son esprit, l'égalité de son humeur, la douceur de sa société, l'élévation de ses sentimens ; elle le comparoit à tous ceux qu'elle voyoit, à tous ceux qu'on admiroit, pour le trouver plus parfait encore.

Mademoiselle de Berneil applaudissoit aux louanges que la Marquise donnoit à M. de Cressy ; insensiblement elles firent impression sur elle, l'ardeur avec laquelle il étoit aimé l'embellissoit à ses yeux. L'amour de Madame de Cressy passa dans le cœur de sa rivale ; & tout ce qui rendoit la Marquise si propre à plaire, à fixer ce mari qu'elle adoroit, formoit une sorte de triomphe pour Hortense, qui se voyoit maitresse de le lui enlever

excitoit sa vanité, & lui faisoit regarder comme un avantage brillant, le pouvoir de l'emporter sur une femme à laquelle elle le sentoit si inférieure à tous égards.

Ce fut donc à l'orgueil & à la coquetterie, que M. de Cressy. dut les premières complaisances de Mademoiselle de Berneil ; elle lui laissa voir un penchant qu'elle n'osoit avouer ; elle céda peu-à-peu ; elle ne se défendit plus que sur ses devoirs, sur l'amitié qu'elle avoit pour la Marquise, sur le lien qui l'unissoit à elle. Ces obstacles eussent été insurmontables, si Mademoiselle de Berneil eût mieux pensé : mais dès qu'on a fait un pas vers l'ingratitude, rien ne retient plus. Le Marquis trouva les moyens de lever les foibles scrupules d'Hortense ; elle se donna à lui ; elle oublia la tendresse & les bontés d'une amie, pour jouir du goût passager d'un amant. Quelle différence ! quelle perte ! quoi qu'on en puisse penser dans l'égarement de son cœur, un amant ne vaut pas une amie.

Mademoiselle de Berneil ; en payant de retour la passion du Marquis, cédoit peut-être moins à son amour, qu'au desir curieux d'éprouver si cette passion procuroit tout le bonheur dont on l'avoit assurée qu'elle étoit la source ; elle en cherchoit les plaisirs, & n'en donnoit pas les douceurs ; plus elle pensoit avoir sacrifié en comblant les vœux de son amant, plus elle exigeoit de sa reconnoissance. L'espece de sentiment qui la conduisoit, n'étoit pas cet attachement sincere d'Adelaïde, ni cet amour tendre & délicat de la Marquise ; c'étoit un mouvement voluptueux, sur-tout le plaisir de dominer & de soumettre un cœur à tous ses caprices. Elle abusa du pouvoir que le Marquis lui avoit donné sur lui ; elle prit un empire absolu sur ses volontés, le maîtrisa, devint son tyran, & l'accabla de ces chaînes pesantes qu'on porte avec douleur, dont on sent tout le poids, qu'on voudroit rompre, & qu'on n'a pas la force de briser.

Assujetti à cette maîtresse altière, le Marquis se rappelloit souvent avec regret l'état heureux où il vivoit avant d'avoir écouté le penchant fatal qui l'entraînoit vers elle. Adoré d'une femme qui n'avoie point d'égale, dont les qualités brillantes sembloient n'être en elle que pour l'avantage de ceux dont elle étoit environnée ; qui toujours attentive à lui plaire, n'avoit de plaisirs que ceux qu'il ressentait, de joie que celle qu'elle voyoit éclater dans ses yeux. Elle n'étoit point changée cette femme charmante qui lui a

voit fait passer des jours si tranquilles, si heureux : mais sa beauté ses vertus, ses soins, ses complaisances, auparavant la source de la félicité de M. de Cressy, ne servoient plus qu'à le confondre, à l'affliger, à répandre l'amertume sur tous les inflans de sa vie.

Souvent maltraité par Mademoiselle de Berneil, fatigué du joug, honteux de le subir, il se livroit à des retours vifs & pressans qui le ramenoient dans les bras de la Marquise ; quelquefois la serrant tendrement dans les siens, il retenoit à peine des larmes que le remords arrachoit à son cœur. Tant d'amour qu'il trahissoit, tant de confiance dont il abusoit, la comparaison qu'il faisoit de deux personnes si différentes, de deux caracteres si opposés, excitoient en lui des mouvemens si sensibles, qu'il y avoit des momens où il étoit prêt à tomber aux pieds de la Marquise, à lui avouer sa foiblesse, à la prier d'en éloigner l'objet : mais le peu d'habitude d'être sincere, retenoit son cœur prêt à s'ouvrir, à s'épancher dans le sein d'une amie, qui pouvoit encore lui rendre le calme & la paix dont il ne jouissoit plus.

Mademoiselle de Berneil le surprit plusieurs fois dans ces attendrissemens : des railleries piquantes, de longues querelles, une aigreur insupportable, suivoient les moindres sujets qu'elle croyoit avoir de se plaindre. Elle s'appaisoit difficilement, & mettoit au plus haut prix l'oubli d'une faute ; mais parvenue à le subjuguier, à se rendre souveraine d'un cœur qu'elle s'attachoit par tout ce qui auroit dû le lui ôter, elle ne put jamais détruire le remords qu'il sentoit de tromper la Marquise, ni l'attachement qu'il conservoit pour elle. Il lui fut impossible d'étouffer dans l'ame du Marquis cette voix dont le cri puissant s'élève, se fait entendre même dans l'yvresse du plaisir, & nous avertit sans cesse que nous n'avons pas le pouvoir cruel de goûter en paix un bonheur que nous avons osé fonder sur l'infortune d'autrui.

Madame de Cressy ne s'appercevoit que trop du changement du Marquis ; toujours triste, rêveur, elle voyoit qu'il souffroit, qu'une peine secrète agitoit son ame : elle l'avoit en vain prié de la lui confier, elle osoit plus l'interroger, & lui cachoit la douleur qu'elle sentoit de ses chagrins, & du mystère qu'il lui en faisoit. Elle ne pouvoit le soupçonner d'une intrigue au-dehors ; son assiduité chez lui & dans tous les lieux où elle alloit, éloignoit les idées de cette espece ; il ne marquoit aucune

préférence pour les femmes qu'il voyoit ; toutes ses démarches étoient connues, il le sembloit au-moins : cependant la Marquise se disoit à tous momens qu'il ne l'aimoit plus. Elle en eut une preuve bien sensible dans une occasion ou elle devoit moins l'attendre. Elle tomba malade, & sa maladie, quoique peu dangereuse fut assez longue. Mademoiselle de Berneil se contraignit assez dans les premiers jours, pour s'assujettir près d'elle mais oubliant bien - tôt ce quelle devoit à ses bontés, même a la décence, qui l'obligeoit à ne pas s'éloigner de l'appartement de la Marquise, elle n'y parut dans la suite que rarement, & dans les momens où elle ne pouvoit se dispenser de s'y faire voir. Le Marquis l'imita ; & profitant de la liberté qu'il avoit d'être souvent seul avec elle, sous prétexte de répéter des pieces de clavecin, il passoit des heures entieres dans le cabinet d'Hortense, & n'étoit chez Madame de Cressy, que lorsqu'elle recevoit du monde.

Cette conduite d'un homme qui lui étoit si cher, rendit sa convalescence plus fâcheuse que son mal ne l'avoit été ; elle la sentit jusqu'au fond du cœur, & ne douta plus qu'elle n'eût entièrement perdu celui de son mari. Elle renferma en elle-même cette triste connoissance, ne se permit aucune plainte, & ne diminua rien de la douceur & de l'affection qu'elle lui avoit toujours montrées.

La négligence de Mademoiselle de Berneil lui parut une fuite naturelle de la froideur de son caractere ; ainsi elle y fit peu d'attention. Elle étoit parfaitement rétablie & sortoit depuis quelques jours, lorsqu'étant seule un matin & prête à partir pour la campagne, M. de Cressy qui n'alloit point avec elle, entra dans sa chambre pour lui donner une petite boîte d'une forme nouvelle qu'il venoit d'acheter ; elle fut touchée de cette attention, & plus encore de quelque chose de flateur qu'il lui dit en lui présentant ce bijou. Elle vouloit répondre ; mais en fixant le Marquis, elle lui vit un air si triste, si abattu, qu'elle en fut pénétrée, & ne put lui marquer sa reconnoissance, que par des regards expressifs qui sembloient chercher son secret jusqu-au fond de son cœur. M. de Cressy prit la main de la Marquise, il la baisa plusieurs fois d'un air timide & respectueux ; il étoit devant elle comme on est auprès de quelqu'un dont on desire une faveur, à qui on n'ose la demander parce qu'on se sent peu digne de l'obtenir. Jamais Madame de

Cressy ne lui avoit paru plus belle, jamais elle ne lui avoit inspiré d'émotion plus douce ; mais l'offense qu'il lui avoit faite sembloit élever une barrière entre elle & lui. Il oublioit ses droits, ou n'osoit les réclamer ; il vouloit parler, il craignoit de s'expliquer ; il la regardoit, soupiroit, & se taisoit, lorsque la Marquise emportée par ce tendre sentiment que la froideur de M. de Cressy n'avoit pu altérer, passant ses bras autour de lui, se laissa tomber à ses pieds ; & le pressant avec une action toute passionnée : dites-moi, Monsieur, dites-moi, s'écria-t-elle fondante en larmes, ce que j'ai fait pour perdre le bonheur de vous plaire ? pourquoi m'évitez-vous ? suis-je devenue un objet odieux à vos regards ? Non, je ne puis vivre & penser que je ne vous suis plus chère. Eh, qu'ai-je fait, qu'ai-je donc fait, pour vous éloigner de moi ? Si vous m'ôtez votre amour, si vous m'enlevez ce bien précieux, devez-vous me priver de tout ? Ah, Monsieur, me croyez-vous indigne de votre amitié ?

M. de Cressy eût voulu dans cet instant que la terre se fût ouverte & l'eût caché dans son sein. Ah, levez-vous, Madame, lui dit-il en rougissant, levez-vous ! cette soumission ne convient qu'à moi : vous, aux pieds d'un cruel qui a pû vous négliger, qui fait couler vos pleurs, qui doit seul en verser ! Ah, vous m'êtes chère, vous me le ferez toujours ! Je vous respecte, je vous aime, je vous adore : mais suis-je encore digne de vous le dire ? C'est à vos genoux, ajouta-t-il en s'y jettant à son tour, que j'implore votre pitié, que je vous demande un généreux pardon ; je l'espère de vos bontés ; je l'attens de la grandeur de votre âme. Apprenez, Madame, dans quel égarement.... Il alloit poursuivre, quand Mademoiselle de Berneil qui alloit avec la Marquise, avertie qu'elle étoit prête, & craignant de la faire attendre, ouvrit brusquement la porte, & le surprit à genoux, arrosant de pleurs les mains de sa femme, qui s'efforçoit de le relever.

M. de Cressy consterné à sa vûe, relia muet, interdit ; la parole expira sur ses lèvres : en vain la Marquise le pressoit de s'expliquer, l'assuroit qu'elle lui avoit déjà pardonné : glacé par la présence de Mademoiselle de Berneil, il ne pouvoit ni parler ni lever les yeux. Enfin paroissant se remettre, il présenta la main à Madame de Cressy, la conduisit à son carrosse ; & dès qu'elle y fut entrée, il se retira, dans la crainte de rencontrer les regards d'Hortense qui, maîtresse de ses mouvemens, ne sembloit prendre aucun

intérêt à ce qu'elle avoit vû. Son inquiétude étoit grande cependant, & elle attendoit avec impatience que Madame de Cressy parlât.

Hélas, dit Madame de Cressy, dans quel moment vous êtes venue ! J'allois lire dans son cœur ; il alloit me confier ce secret qu'il me cache depuis si long-tems. Il m'aime, il le dit, son trouble me l'assure. Je n'ai point perdu l'espérance d'être heureuse ; sa tendresse n'est point éteinte, elle n'est que suspendue par ce chagrin que je ne conçois point. Mais ne vous, a-t-il jamais rien dit qui ait pû vous le faire deviner ? il paroît avoir de la confiance & de l'amitié pour vous, ne sçauriez-vous m'instruire de ce qu'il me cache ? Hortense l'assura qu'elle ignoroit que le Marquis eût aucun sujet de peines. Il en a, Mademoiselle, il en a, reprit la Marquise. Mais quels sont ces reproches qu'il se fait ? il m'a offensée, dit-il : ah ! qu'il parte, & tout est oublié. Mon Dieu ! est-il possible que cet instant ait été perdu ?

Mademoiselle de Berneil feignit beaucoup de regret d'avoir interrompu une conversation si intéressante relie étoit embarrassée ; mais Madame de Cressy étoit trop occupée de ses idées, pour s'apercevoir de la contrainte d'Hortense. La maison où elles alloient passer quelques jours étoit tout près de Chelles ; & des fenêtres de l'appartement qu'occupoit Madame de Cressy, on voyoit les jardins de l'Abbaye : elle n'avoit point perdu le souvenir d'Adelaïde. Cette lettre dont la fin l'avoit si fort étonnée, revint dans son esprit ; elle pensa que Mademoiselle du Bugei pouvoit seule lui donner une explication qu'elle n'avoit pû tirer du Marquis. La proximité réveilla ce desir & cette curiosité qu'elle avoit eu peine à réprimer : mais craignant que son nom ne révoltât Adelaïde. si elle alloit à Chelles sans la prévenir, elle lui écrivit avec beaucoup d'amitié, & la pria instamment de lui donner une heure où elle pût la voir & l'entretenir.

Adelaïde resta surprise de ce message & de cette priere ; son premier mouvement fut de ne point voir la Marquise. Il lui parut bien dur de l'admettre dans cet asyle qu'elle avoit cherché contre sa présence ; de revoir une des deux personnes qu'elle avoit fui, qui l'avoient forcée à s'ensevelir dans cette retraite. Par quelle cruauté la femme de M. de Cressy vouloit-elle étaler à ses yeux un bonheur qu'elle ne lui envioit plus, mais dont il étoit inhumain de venir s'applaudir devant elle ?

Elle se déterminâ pourtant à recevoir cette visite qu'elle eût évitée dans le monde, mais qu'elle crut ne pouvoir refuser au Couvent ; elle la regarda comme une humiliation que les vœux qu'elle avoit faits ne lui permettaient pas de s'épargner ; & bannissant une fierté qu'elle crut ne plus convenir à la pénitente Adelaïde, elle répondit à la Marquise, qu'elle la verroit dès qu'elle voudroit bien se rendre à l'Abbaye.

Madame de Cressy avoit trop désiré cette entrevue pour la différer ; elle se rendit à Chelles, & fut conduite dans un parloir, où peu de tems après qu'on l'y eut laissée, elle vit entrer Adelaïde. Son voile étoit levé, un peu d'émotion animoit son teint : la Marquise la trouva plus belle sous cet habit, qu'elle ne l'avoit jamais vûe ; le souvenir de ce qui le lui avoit fait prendre, l'attendrit, elle ne put retenir quelques larmes en la saluant. L'aimable Religieuse, avec un souris où se peignoient la douceur & la tranquillité, s'efforça de lui prouver que son état ne devoit pas lui inspirer cette tristesse.

Le commencement de leur conversation fut assez languissante : mais Madame de Cressy lui disant que, malgré les idées qu'elle pouvoit avoir à cet égard, elle avoit senti une douleur véritable du parti qu'elle avoit pris... Tout est fini, Madame, tout est passé, tout est oublié, dit la jeune Récluse, le tems où j'étois dans le monde est déjà loin de mon souvenir. Mais, reprit la Marquise, comment avez-vous pensé que j'eusse quelque opinion de votre caractère qui pût être fausse ou injuste ? ce reproche m'a été sensible. Je vous aimois tendrement, vous le connoissiez, & j'ose vous assurer qu'aucun événement n'a pû changer mon cœur. Je le crois, Madame, je le crois, interrompit Adelaïde ; je ne me plains pas, je ne puis me plaindre : je dois respecter les décrets du ciel, & bénir les voies qu'il a prises pour m'avertir de ne chercher qu'en lui un bonheur que sans doute il ne m'avoit pas destinée à trouver dans le monde.

Hélas, dit Madame de Cressy, que les agrémens que ce monde procure sont donnés avec un cruel mélange ! mais, Madame, puisque vous avez prié qu'on m'assurât de votre pardon, vous avez cru avoir à vous plaindre de moi. Adelaïde rougit à ces mots, elle baissa les yeux, & resta dans un profond silence. Pourquoi ne voulez-vous pas m'apprendre, continua la Marquise, quels sont mes torts avec vous ? Quoi, Madame, dit enfin Adelaïde, vous avez vu cette lettre que je me reproche ? le motif qui

m'engagea à récrire est encore douteux dans mes idées, & je fis mal sans doute, puisque je vois que j'ai pu vous causer de l'inquiétude.

Ah, s'écria la Marquise, que n'ai-je connu votre cœur dans un tems où je pouvois réprimer le penchant du mien ! pourquoi me préférâtes-vous Madame de Gersay ? votre confiance eût arrêté les progrès de mon inclination : vous seriez heureuse, & j'aurois vû votre félicité sans l'envier. Madame de Gersay n'a jamais sçu mon secret, reprit Adelaïde ; je ne connoissois point vos sentimens ; & quand le hasard me les découvrit, les miens ne pouvoient plus faire mon bonheur : mais n'en parlons plus, n'en parlons jamais.

Eh pourquoi, dit Madame de Cressy ? permettez que j'insiste, & que je vous demande encore ce qui a pu vous blesser dans ma conduite ou dans mes discours... Puisque vous me forcez de parler, reprit Adelaïde, j'ai cru pouvoir me plaindre de Madame de Raisel, lorsque j'ai appris d'elle-même qu'elle m'accusoit de donner des marques d'une folle passion, & qu'elle me trouvoit indigne des vœux d'un homme qu'elle avertissoit de chercher ailleurs un objet plus estimable. Moi, s'écria la Marquise, j'ai pu dire !.... je ne puis vous comprendre.... a qui l'ai-je dit ?.... qui vous fit cet horrible mensonge ?.... Votre lettre s'expliquoit sans détour....

Quelle lettre ?.... Celle que vous écririez à M. de Cressy, dans laquelle.... mais encore une fois n'en parlons plus, ce tems est oublié ; il doit l'être au moins ; & si je me fuis rappelle avec douleur le mépris que vous avez marqué pour une personne qui devoit s'attendre à vous en inspirer, croyez, Madame, que ce souvenir n'a été mêlé d'aucune aigreur contre vous. Que vous m'embarrassez, dit la Marquise ! je me souviens d'avoir parlé de Madame d'Elmont dans les termes que vous me rappeliez : mais je ne conçois ni votre méprise, ni comment vous avez pu la faire, puisque la lettre où je parlois d'elle n'a pas dû tomber dans vos mains, & que je n'ai sçu votre inclination pour M. de Cressy, que long-tems après votre départ pour Gersay. Adelaïde pressée vivement, ne put refuser de s'expliquer ; elle fit à la Marquise un détail qui ne fut que trop exact, & finit par lui faire entendre qu'il y avoit apparence que c'étoit elle-même qui avoit appris à M. de Cressy que Madame de Raisel étoit l'inconnue qui lui avoit écrit.

L'histoire d'Adelaïde, si conforme pour les faits, & si différente dans ses circonstances de celle que le Marquis lui avoit faite, découvrit à Madame de Cressy toute la fausseté du caractère de son mari, & lui causa la douleur la plus sensible. Elle ouvrit son cœur à Adelaïde, qui mêla ses larmes à celles qu'elle lui vit répandre. Le sort de la Marquise lui parut plus fâcheux que celui qui l'avoit conduite à s'enfermer dans ce Monastere. Elles se séparèrent avec tous les sentimens d'une sincere amitié, & la charmante Récluse se consola de n'avoir point joui d'un bonheur qu'un instant pouvoit changer en amertume ; elle plaignit celle dont elle avoit envié la félicité ; & pour toujours à l'abri des peines cruelles qui déchiroient le cœur de la Marquise, elle s'applaudit du choix qu'elle avoit fait,

Madame de Cressy revint à Paris dans une tristesse profonde ; toutes ses réflexions l'augmentoient, & rien ne pouvoit la dissiper. Elle se repentit mille fois d'avoir cherché ce fatal éclaircissement ; cette passion si tendre de M. de Cressy, cet amour secret qui lui avoit fait sacrifier celui d'Adelaïde, à l'espoir de posséder un jour Madame de Raisel ; ce plaisir qu'elle goûtoit en se disant qu'il avoit été un tems où il l'adoroit, en songeant que ce tems pouvoit renaître, tout s'abîmoit dans l'affreuse certitude d'avoir été trompée ; elle ne voyoit plus dans le Marquis qu'un ambitieux, que l'intérêt & la vanité avoient conduit, qui n'avoit préféré en elle que l'éclat de sa fortune. Ces caresses si tendres, ces transports flatteurs qu'elle s'étoit applaudie tant de fois d'exciter, tout, jusqu'aux plaisirs qu'il avoit paru goûter, avoit été feint ; il ne lui restoit pas même la douceur d'imaginer qu'elle lui en eût donné de véritables, qu'elle eût été un seul instant l'arbitre de son bonheur.

La négligence qu'il avoit pour elle, lui parut alors l'état naturel de son ame. Elle pensa que loin de se contraindre, il s'abandonnoit à son indifférence, suivoit des goûts plus vifs ou des fantaisies plus nouvelles. Ce qui avoit fait le charme de sa vie, se peignoit à ses yeux fous les traits d'une illusion fantastique, d'un songe dont le réveil étoit terrible. Mais pourquoi le Marquis avoit-il pleuré à ses pieds ? étoit-ce le remords qui faisoit couler ses larmes ? qu'importe ? ce n'étoit pas l'amour, ce n'étoit pas le retour d'un cœur qui revînt à elle ; & ce cœur n'étoit plus celui dont la tendresse pouvoit la flatter. M. de Cressy n'avoit point les vertus qu'elle avoit aimées

en lui ; l'objet de son admiration ne méritoit plus que son indifférence ou ses mépris : l'instant où elle fit cette trille découverte fut le dernier de son repos.

Madame de Cressy. n'avoit pu cacher à Mademoiselle de Berneil qu'elle avoit vu Adelaïde ; mais en lui confiant que ce qu'elle avoit appris d'elle l'affligeoit sensiblement, elle ne lui avoit donné aucune connoissance de ce que c'étoit ; elle ne vouloit pas avilir le caractere de M. de Cressy ; & loin de découvrir ses vices à d'autres yeux, elle souhaitoit qu'ils ne fussent connus que d'elle, & s'étoit déterminée à les ensevelir dans son cœur.

Hortense ne pouvoit douter qu'elle n'eût été sur le point d'être sacrifiée ; elle étoit revenue avec un esprit irrité, que des soupçons fondés aigrissoient encore ; elle sentoit qu'elle alloit perdre M. de Cressy, s'il reprenoit pour la Marquise ce goût vif, qui ranimant les graces sur l'objet qui l'inspire, ranime les feux de l'amour, & leur rend leur premiere ardeur ; elle ne pouvoit supporter de le voir se soustraire à son empire, & craignoit d'être la victime d'un tendre raccommodement.

M. de Cressy n'étoit guere plus tranquille. Rebuté des hauteurs de Mademoiselle de Berneil, dégoûté d'un commerce que l'amour du plaisir lui avoit fait lier, il s'étoit occupé pendant l'absence de Madame de Cressy des moyens qu'il pouvoit trouver d'éloigner Hortense, sans trahir un secret qu'il ne convenoit pas de révéler à la Marquise ; il avoit senti l'imprudence qu'il avoit pensé commettre, & ne vouloit point exposer Mademoiselle de Berneil à l'indignation d'une femme qui auroit tant de sujet de la haïr ; il se préparoit à conduire cette affaire avec tous les ménagemens qu'elle exigeoit, lorsque le retour de l'une & de l'autre changea toutes les dispositions de son ame.

Hortense se conduisit avec toute la fierté d'une fille qui se croyoit offensée. L'air de tristesse répandu sur le visage de la Marquise, & la visite qu'elle avoit faite à Chelles, lui fit craindre qu'elle ne fût trop instruite pour leur commun bonheur. Cette crainte ferma son cœur à ce tendre retour qui le ramenoit vers elle. Il évitoit Hortense, & redoutoit une explication avec la Marquise ; il ne pouvoit lever les yeux sur deux femmes dont il étoit aimé, sans trouver sur leur visage l'apparence du reproche ; il chercha dans le monde des amusemens qui pussent remplacer ceux qu'il avoit trouvés chez

lui. Insensiblement il prit du dégoût pour sa maison, & perdit l'habitude de s'y montrer.

Quoique Madame de Cressy ne le vît plus qu'avec une émotion bien différente de celle qu'il lui causoit autrefois, elle ne se sentit point capable de supporter l'espece de douleur que cet éloignement lui donna. Elle ne put s'y accoutumer ; & cette maison autrefois si aimable pour elle, lui parut la plus triste des solitudes lorsqu'elle n'y rencontra plus l'objet de toutes les peines de son cœur.

Madame d'Elmont que d'autres fantaisies avoient occupée, sembloit avoir oublié le goût qu'elles avoit eu pour M. de Cressy ; mais le voyant reparoître dans le monde avec un air d'ennui & le desœuvrement, qui paroissoit annoncer que cette grande passion qu'il avoit fait éclater pour sa femme étoit sur son déclin, ou peut-être déjà éteinte, elle voulut essayer s'il lui résisteroit encore. L'espece de penchant qu'elle avoit pour lui étoit sans jalousie comme sans délicatesse, & tous les tems devenoient propres à le ranimer & à le satisfaire.

L'intérêt qu'elle commença de reprendre à M. de Cressy, lui fit chercher à connoître celui de sa maison ; & comme avec des soins, de l'argent & des valets on découvre aisément tout ce qu'on veut apprendre, quand on se permet de pénétrer, par des moyens si bas, dans les secrets des autres, Madame d'Elmont sçut bien-tôt l'intrigue d'Hortense avec lui, le lieu de leur rendez-vous, & la froideur qui étoit actuellement entr'eux.

Charmée de ces connoissances, elle se crut sûre du Marquis ; & changeant le plan de les attaques, en lui montrant qu'elle étoit instruite de tout ce qui se passoit dans son ame, elle lui marqua seulement des égards & de l'amitié. Par cette conduite elle excita sa curiosité ; il ne pouvoit comprendre comment elle avoit découvert un secret dont il se croyoit maître. Le desir de sçavoir par quel moyen elle l'avoit pénétré, l'engagea à la voir, & l'attacha près d'elle. L'adroite Madame d'Elmont lui fit entendre qu'il étoit des personnes qu'on se souvenoit toujours d'avoir connues ; que les événemens de leur vie n'étoient jamais indifférens ; qu'on aimoit à s'en occuper, & à suivre les mouvemens de leur cœur, sans même espérer le bonheur d'en être un jour l'arbitre.

Les hommes nous accusent d'une extrême crédulité pour ce qui flatte notre amour-propre ; mais quelle vanité peut se comparer à la foiblesse qu'ils ont sur ce point M. de Cressy ne douta point que Madame d'Elmont ne l'eût toujours aimé ; il prit la coquetterie, les démarches hardies qu'il lui avoit fait faire, pour la violence d'un sentiment trop fort pour se contraindre. Il en admira la constance, & crut devoir de la reconnoissance à une tendresse que le tems n'avoit pu détruire ; & soit par choix, par complaisance, ou pour se distraire, il se livra à ce nouvel amusement ; & bien-tôt cette intrigue éclata aux yeux du public avec toute l'indécence dont Madame d'Elmont se plaisoit à décorer ses caprices.

Mademoiselle de Berneil en apprenant que Madame d'Elmont la remplaçât dans le cœur de M. de Cressy, ne put retenir les marques du plus violent dépit. Elle chercha à le voir pour l'accabler de reproches ; mais loin de le ramener par ses emportemens, elle acheva de l'éloigner, & s'en vit enfin abandonnée. Celui qui quelques mois auparavant paroissoit faire tout son bonheur de lui plaire, la livra sans scrupule aux pleurs, aux regrets, à la honte, plus difficiles à supporter que le malheur.

Mademoiselle de Berneil avoit manqué à la reconnoissance, à l'amitié, à ses devoirs, à elle-même : mais M. de Cressy n'avoit-il aucun tort avec elle ? ne doit-on rien à une femme qu'on a aimée ou feint d'aimer ? Avec quelque legereté qu'une partie des hommes traitent ce sujet, quelque reçu que soit l'usage méprisable d'abuser de la tendresse & de la crédulité d'une femme : que l'homme qui aime l'honneur s'interroge lui-même, qu'il consulte la nature & la vérité, & qu'il se dise s'il est un point sur lequel la trahison & la fausseté soient permises ; s'il a le droit d'échauffer dans notre cœur le germe du sentiment, qui peut-être y resteroit toujours sans éclore, s'il ne l'animoit pas par l'ardeur de ses empressemens, pour répandre ensuite l'amertume dans l'ame de celle qui ne partage ses desirs que pour les combler, & n'y cede que pour le rendre heureux.

De quelque façon que pensât Mademoiselle de Berneil, sa situation chez M. de Cressy devoit la lui rendre respectable. Le besoin qu'elle avoit d'un asile méritoit les plus grands égards : étoit-ce à lui de séduire une fille qui vivoit sous sa protection, & devoit-il jamais la traiter avec dureté ? O vous,

qui payez d'un prix si cruel les faveurs que vous recevez, comment osez-vous vous plaindre quand on vous en refuse ?

Dans la violence de ses premiers mouvemens, Hortense fut tentée de s'adresser à Madame de Cressy, de l'exciter contre sa rivale & contre un infidele dont le choix bizarre devoit la révolter : mais qu'attendre de cette démarche ? la Marquise n'étoit pas faite pour ressentir des transports furieux, encore moins pour en répandre l'éclat au-dehors ; elle avoit un de ces cœurs tendres qui tournent tout contre eux-mêmes, & dévorent en secrets leurs peines.

Elle portoit au fond du sien une blessure que le tems ne pouvoit fermer, & qui devenoit chaque jour plus douloureuse ; mais loin de prendre aux yeux des autres cet air de disgrâce, que le chagrin répand sur le visage, elle s'efforçoit de paroître la même ; & comme elle ne parloit jamais de M. de Cressy, personne ne s'empressoit à lui apprendre le ridicule dont il se couvroit.

Un jour qu'elle venoit de dîner à la campagne, en passant dans un fauxbourg son postillon donna en l'air un coup de fouet au milieu d'une troupe d'enfans qui jouoient & embrassoient le passage. Dans l'empressement de se ranger un de ces enfans tomba sous les pieds des chevaux. Madame de Cressy qui le vit, poussa un cri perçant. On arrêta à tems, & l'enfant fut retiré sans avoir aucun mal. La Marquise allarmée de cet accident, étoit descendue de son carrosse ; elle s'étoit fait apporter l'enfant ; & caressant cette innocente petite créature, elle fut si touchée en songeant qu'elle avoit pensé causer sa mort, qu'elle parut prête à s'évanouir. La mere de l'enfant qui venoit de recevoir des marques de sa libéralité, l'invita à entrer chez elle pour se remettre de sa frayeur, & lui offrit tous les secours qui pouvoient ranimer ses esprits. La Marquise accepta ses offres. L'appartement que cette femme lui ouvrit, étoit meublé d'un goût si noble & si recherché, que Madame de Cressy s'étonna qu'une personne dans la condition simple où elle lui paroissoit, fût logée d'une façon si distinguée. Cette femme vit sa surprise, & lui avoua que la maison lui appartenoit, mais qu'un Seigneur de la Cour l'avoit fait orner comme elle la voyoit, & la louoit depuis un an pour y recevoir quelquefois une jeune personne qu'il avoit épousée malgré son peu de fortune, & dont le

mariage avec lui étoit fort secret. Madame de Cressy passa dans le jardin qui n'étoit formé que par quatre bosquets & un parterre rempli des plus belles fleurs. En se baissant pour en prendre une, elle vit briller quelque chose dans le sable ; elle en avertit cette femme qui la suivoit, & lui montra l'endroit où elle avoit vû. La maîtresse de la maison ayant ramassé ce que la Marquise avoit apperçu, fit éclater la plus grande joie en voyant que c'étoit un cachet ; elle lui dit qu'il étoit à ce Seigneur dont elle venoit de lui parler ; qu'il l'avoit fait chercher avec beaucoup de soin, & paroissoit très-fâché de n'avoir pu le retrouver. Madame de Cressy qui ne pensoit pas qu'une telle perte méritât d'occuper, fut curieuse de voir ce cachet ; elle le prit, & l'eut à peine regardé, qu'elle pâlit. Elle en reconnut la pierre qui étoit très-rare, & ses armes gravées dessus ne lui laisserent aucun doute que cette maison ne fût à M. de Cressy. La seule idée de se voir dans des lieux où il la fuyoit, où il en cherchoit une autre, lui causa tant de douleur, qu'en traversant l'appartement pour regagner son carrosse, elle fut obligée de se jeter sur un siege, où malgré ses efforts, des larmes ameres s'échapperent de ses yeux.

Pendant qu'elle s'affligeoit d'une découverte qui la conduisoit à en faire de plus fâcheuses encore, M^{me} d'Elmont qui alloit souper un peu au-delà de ce même faux bourg, passant devant cette maison qu'elle connoissoit très-bien, y voyant un carrosse arrêté & plusieurs laquais à la livrée de Cressy, imagina que le Marquis au lieu d'être à Versailles où elle le croyoit, s'étoit raccommoé avec Mademoiselle de Berneil, pour qui cette maison avoit été louée. & qu'il y étoit avec elle ; remplie de cette idée, & sans faire attention qu'il n'alloit point dans ce lieu avec cette suite ni cet éclat, elle trouva très-plaisant de les y surprendre, & de voir comment Hortense soutiendrait cette aventure ; elle fit arrêter son carrosse, en descendit, & frappa elle-même à la porte avec une vivacité qui ne l'abandonnoit jamais. On lui ouvrit, elle entra ; & jamais surprise ne fut égale à celle de ces deux personnes, en se voyant dans un lieu où elles s'attendoient si peu de se rencontrer.

En jettant les yeux sur Madame d'Elmont, la Marquise ne douta point qu'elle ne vînt dans cette maison pour y chercher M. de Cressy ; & la crainte de le voir arriver, la fit lever avec précipitation pour en sortir : mais la force lui manquant, elle retomba sur le siege où elle étoit ; & baissant

tristement la tête, elle resta dans cette situation sans pouvoir prononcer un seul mot.

Madame d'Elmont dont l'imagination vive travailloit pendant ce tems, arrangea tout de suite un événement dans son idée ; & parlant de ce qu'elle croyoit devoir être arrivé : quoi, Madame, dit-elle à la Marquise, vous avez de ces enfances ? vous venez ici surprendre un infidele & quereller une rivale ? Mais comment ! des larmes, de l'accablement ! eh, bon Dieu, qui vous auroit cru si foible ! Mais que s'est il donc passé ? où est le Marquis ? qu'avez-vous fait d'Hortense ? est-elle retournée au Couvent ? comment vous êtes-vous séparées ?

Madame de Cressy ne comprenoit rien à ce langage ; elle étoit révoltée de la hardiesse de Madame Elmont ; le nom d'Hortense mêlé. dans ces questions, augmentoit son embarras ; elle ne pouvoit se déterminer à lui répondre. Par quel hasard, Madame, dit-elle enfin, vous trouvez-vous ici ? qui vous fait chercher à pénétrer des secrets que rien n'engage à vous confier ? pourquoi pensez-vous qu'Hortense est au Couvent ? quelle raison ai je de me séparer de mon amie ? sçait-elle que M. de Cressy a cette maison ? est-ce à elle qu'il feroit une pareille confidence ? que voulez-vous dire quand vous me demandez de quelle façon nous nous sommes quittées ?

En vérité, reprit Madame d'Elmont, vous faites mon admiration ; rien n'est plus beau que de ménager avec tant de soin la réputation d'une fille qui paye vos bienfaits de la plus noire ingratitude ; qui, après vous avoir enlevé le cœur de votre mari, l'a banni de chez vous par l'aigreur : de son caractere. Feindre d'ignorer : qu'elle est la maîtresse du Marquis, nier que vous l'avez trouvée ici, ou du-moins que vous l'y cherchiez, assurément Madame c'est porter la bonté aussi loin qu'elle peut aller.

Madame de Cressy impatientée du ton & des propos de la Marquise d'Elmont, traita de calomnie tout ce qu'elle avançoit sur Mademoiselle de Berneil : mais Madame d'Elmont voulant la convaincre qu'elle n'avoit rien dit qui ne fût vrai, appella la maîtresse de la maison qui s'étoit retirée ; & lui montrant une boîte qu'elle avoit prise à M. de Cressy, elle l'ouvrit, lui fit voir un portrait qui étoit sous un stord, qu'elle leva par le moyen d'un ressort, & lui ordonna de dire si ce n'étoit pas celui de la jeune Dame pour laquelle on avoit embelli ce séjour. Cette femme interdite ne put

résister à l'air d'autorité dont Madame d'Elmont lui parloit : elle convint de tout.

Quel moment pour Madame de Cressy ! trahie par l'objet de son amour, par celui de la plus tendre amitié ; éclairée sur son malheur par une personne qui sembloit en jouir, prendre plaisir à voir couler ses larmes ; par une femme qu'elle voyoit assez qu'un mouvement jaloux avoit conduite dans ce lieu : étoit-il un état plus triste que le sien ?

Elle se leva pour sortir, & se tournant vers Madame d'Elmont : ah, Madame, lui dit-elle, comment M. de Cressy a-t-il pû vous instruire d'une intrigue si odieuse, en sacrifier l'objet, & faire éclater ce que tant de raisons l'obligeoient à cacher ! Eh, pourquoi m'avez-vous découvert cet affreux secret ? à quel titre en êtes-vous dépositaire ? Hélas, si l'on m'eût dit il y a une heure que j'étois heureuse, on m'auroit révoltée ! je l'étois pourtant, oui je l'étois, si je compare ce que je sentoais à ce que j'éprouve à-présent. En finissant ces mots, elle quitta cette maison fatale & Madame d'Elmont, sûre qu'une femme qui connoissoit si bien le Marquis, n'étoit pas une simple confidente.

La Marquise croyoit avoir senti toutes les peines qu'un amour sincere & mal reconnu peut causer ; elle pensoit que cesser d'être aimée, s'assurer qu'on avoit toujours été trompée, étoient des maux qui ne pouvoient souffrir d'accroissement : elle ne connoissoit point l'horrible tourment d'une jalousie sans incertitude, de cet état où l'on est sûr de l'abandon d'un ingrat, du bonheur d'une rivale qui jouit de nos pertes, dont on s'exagere les plaisirs, que l'on se peint sans cesse au milieu des douceurs qu'on regrette sans espoir de les goûter jamais : ah, quand un infidele reviendrait à nous, quand il nous rendrait son cœur, pourroit-il jamais nous rendre ce charme inexprimable attaché à la préférence ! Quelqu'un a dit qu'on pardonne tant que l'on aime : mais peut-on aimer encore, quand on a besoin de pardonner ?

Madame de Cressy rentra chez elle oppressée par un saisissement qui lui laissoit à peine la force de se soutenir. Elle demanda si Mademoiselle de Berneil y étoit ; & sçachant qu'elle étoit sortie, elle chargea une de ses femmes de l'empêcher d'entrer lorsqu'elle reviens droit. La joie que cette femme fit paroître en recevant cet ordre surprit la Marquise ; elle voulut en

sçavoir la raison, & comprit par ce qu'elle lui dit, que personne dans l'hôtel n'ignoroit ce qu'elle venoit d'apprendre. Hortense étoit chéries des gens de Madame de Cressy, qui attachés à leur maîtresse, regardoient Mademoiselle de Berneil comme la cause des chagrins dont elle ne retenoit pas toujours les marques lorsqu'elle étoit seule. Cette connoissance fut sensible à la Marquise : juste ciel, s'écria-t-elle ! voilà donc tout le fruit de cette union si désirée, qui sembloit m'élever au comble de la félicité, rejetée d'un ingrat, trahie par celle que j'ai si tendrement recueillie ! malheureuse dans ma propre maison, j'y suis l'objet de la pitié de mes valets ! Elle recommanda le silence à cette femme ; & trop sûre d'avoir été le jouet de deux perfides, elle s'abandonna à toute l'amertume dont cette idée pénétoit son cœur. Le lendemain, quoiqu'elle se sentît très-malade, elle partit de grand matin, sans autre compagnie que deux de ses femmes, pour une terre qu'elle avoit à dix lieues de Paris. Ce fut-là qu'elle considéra avec attention son état présent, & celui que l'avenir lui promettoit.

Cette femme si aimable, si désirée, dont l'heureux possesseur excitoit tant d'envie, dont le sort étoit si brillant avant qu'elle connût M. de Cressy ; à-présent accablée de douleur, n'envisagea plus qu'un malheur continuel dans le reste de sa vie. Le sentiment qu'elle ne pouvoit éteindre, n'étoit plus qu'un triste mouvement qui portoit le désespoir dans son ame. Elle cherchas dans ses principes, dans la force de la morale, des ressources contre l'ennui dont elle étoit pressée : mais que peut la raison contre une passion qui nous maîtrise, qui tient à nous, qui est en nous, qui fixe & absorbe toutes nos idées ?

Semblable à un jeune enfant qui entouré de mille jouets ne s'amuse que d'un seul ; qui si on le lui enlever crie, gémit, jette & brise tous les autres notre cœur attaché à l'objet qu'il préfère, qu'il chérit, dédaigne tous les biens qui semblent lui rester. Eh, que sont-ils ces biens, comparés à l'amour qu'on ressent, qu'on croyoit inspirer ! qu'attendre du tems, du retour de sa raison ? une triste langueur, une insipide tranquillité, un vuide affreux, plus à craindre mille fois pour une ame sensible que les peines les plus ameres que le sentiment puisse lui faire. éprouver.

Quelque inconsidérée que fût Madame d'Elmont, elle avoit senti du regret de ce qui s'étoit passé ; elle n'en avoit point parlé à M. de Cressy. En

revenant de Versailles, il sçut que la Marquise étoit à la campagne. Comme elle faisoit bâtir dans ce lieu, elle y alloit assez souvent ; il fut surpris qu'elle n'eût point mené Hortense ; mais il ne fit pas grande attention à cette nouveauté. Mademoiselle de Berneil en étoit fort inquiété ; mais le Marquis ne partageoit plus ses chagrins.

Madame de Cressy, après avoir resté huit jours à réfléchir dans sa solitude, prit le seul parti qui lui parut capable de terminer toutes les peines. Depuis long-tems elle ne voyoit presque plus le Marquis ; elle sentoit même qu'elle ne pouvoit plus le voir avec plaisir ; sa santé s'affoiblissoit tous les jours ; le sommeil n'étoit plus connu d'elle ; une noire, mélancolie lui rendoit tout importun & desagréable : elle ne voulut pas attendre d'un long dépérissement la fin d'une vieil languissante ; elle se détermina à en abréger le cours.

Madame de Cressy revint à Paris, elle reçut Mademoiselle de Berneil d'un air froid, & lui parla sans aigreur & sans aucune marque de dégoût pour elle : elle s'occupa tout le jour à mettre en ordre des papiers, qu'elle cacheta avec soin ; elle distribua des présens à ses femmes, & parut s'amuser à leur faire choisir ce qu'elles aimoient le mieux dans les choses qu'elle leur destinoit ; elle étoit moins triste qu'à l'ordinaire ; le parti qu'elle avoit pris calmoit son ame, & lui rendoit toute la liberté de son esprit ; elle donna à Mademoiselle de Berneil une très-belle boîte : tenez, Mademoiselle, lui dit-elle en la lui présentant, gardez soigneusement le présent que je vous prie d'accepter ; il vous rappellera un événement qui pourra vous faire réfléchir, & réveiller dans votre cœur des sentimens que je souhaite que vous n'ayez pas perdu pour toujours ; & lui faisant ligne de la main de ne point lui répondre, elle continua ses arrangemens. Lorsqu'elle eut fini, elle donna ordre qu'à quelque heure que le Marquis rentrât, on lui dit qu'elle vouloit lui parler. A minuit elle demanda du thé, on lui en apporta ; elle s'assit pour en prendre, elle en prépara une tasse dans laquelle elle jeta une poudre qu'elle dit à Mademoiselle de Berneil, qu'on l'avoit assurée qui procuroit du repos ; elle la posa sur la table pour la laisser infuser. Il étoit une heure lorsque le Marquis rentra, & vint dans la chambre de Madame de Cressy, qu'il trouva s'entretenant paisiblement avec Hortense.

La Marquise se leva pour le recevoir ; Mademoiselle de Berneil voulut sortir, mais elle la retint : restez, Mademoiselle, lui dit-elle, il ne se passera rien ici qui doive être un secret pour vous ; & s'étant remise à sa place, elle pria M. de Cressy d'achever de remplir la tasse qui lui restoit à prendre & de la lui donner : il le fît ; & la Marquise la recevant de sa main, lui dit avec un regard bien expressif, s'il eût pu l'entendre, qu'elle étoit charmée que ce fût lui-même qui la lui eût présentée. Comme elle vouloit gagner du tems, elle lui parla de beaucoup de choses qui avoient rapport à des affaires qui le regardoient. Ensuite faisant sonner sa montre, & jugeant que l'heure étoit assez avancée : je vais vous instruire, Monsieur, lui dit-elle, de ce qui m'a fait souhaiter de vous voir & de vous parler. Alors elle prit un petit coffre de la Chine qui étoit près d'elle, elle l'ouvrit ; & en ayant tiré deux paquets cachetés, elle en donna un à Mademoiselle de Berneil : voici, Mademoiselle, lui dit-elle l'accomplissement de la promesse que je fis à votre mere lorsqu'elle vous remit dans mes bras & confia votre fortune à mes soins : je n'ai que depuis peu le brevet de votre pension, il est sous cette enveloppe ; & ce que j'y ai joint peut vous procurer une vie douce & aisée dans quelque lieu que vous desiriez de vivre. Je n'ai rien à vous dire de plus ; en vous obligeant je me suis ôté le pouvoir de me plaindre de vous. Et donnant à M. de Cressy l'autre paquet : gardez cela, Monsieur, continua-t-elle, jusqu'au moment où vous sentirez la nécessité de l'ouvrir. J'attends de votre complaisance que vous voudrez bien vous conformer à mes intentions ; je n'en ai jamais eu de contraire à vos intérêts, & le peu dont je dispose ne vous fait aucun tort.

M. de Cressy surpris de ce langage, interdit, les yeux fixés sur elle, voyant qu'elle attendoit sa réponse, la pressa de s'expliquer, avec toutes les marques de la plus vive inquiétude sur ce qu'elle alloit dire.

Vous allez perdre pour jamais, Monsieur, reprit la Marquise, une amie dont vous n'avez pas connu le cœur ; j'ose croire que vous l'auriez traitée moins durement si vous aviez pu juger de l'espece de sentiment qui l'attachoit à vous. Vous l'avez toujours trompée, cette amie ; vous l'avez négligée, trahie, abandonnée ; vous en avez agi avec elle comme si vous aviez pensé qu'elle étoit sans intérêt sur vos démarches. Je ne souhaite pas que vous la regrettiez assez pour que son souvenir trouble la tranquillité de

votre vie ; mais je ne veux pas penser allez mal de vous pour croire que sa mort causée par vous-même vous soit tout-à-fait indifférente.

Sa mort ; ah, Dieu ! qu'avez-vous dit ? quoi ? qui doit mourir, récria le Marquis transporté ? se pourroit-il, Madame ?. détruisez l'affreux soupçon qui s'élève dans mon cœur : auriez-vous pu ?...

Modérez ces mouvemens, Monsieur, reprit froidement Madame de Cressy, ils ne peuvent plus m'en imposer. J'ai trop connu le fond de votre ame ; mais je ne veux point me plaindre, tout est fini pour moi. J'ai cru pendant long-tems tenir de votre main tout le bonheur dont je jouissois, tous les biens dont j'étois environnée : cette erreur est dissipée, pour jamais dissipée ; mais c'est de cette main autrefois si chere, que je viens de prendre ce qui va terminer des jours qui me sont devenus inutiles, même odieux depuis que j'ai pu me dire, m'assurer que je ne vous rendois point heureux.

M. de Cressy n'entendit point ces dernieres paroles ; il s'étoit levé & avoit envoyé chercher du secours ; ses cris, ses ordres précipités, son trouble, son effroi, lui laissoient à peine l'usage de la raison : il se précipita dans les bras de Madame de Cressy, il la serroit dans les siens il la conjuroit de recevoir tous les secours qu'il pouvoit lui procurer ; elle n'en voulut aucun. Elle s'efforçoit de le calmer : épargnez-vous des soins inutiles, lui dit-elle ; ne faites point un éclat fâcheux ; dans quelques instans je ne serai plus, rien ne peut me sauver. Je suis sûre de ce que je vous dis.

Qu'avez-vous fait, cruelle, s'écria M. de Cressy fondant en larmes ? avez-vous pu me forcer à vous donner moi-même ?... ah, que ne vous vengiez-vous sur moi ? Hélas, sçavez-vous quel sentiment m'éloignoit de vous ? se peut-il que la crainte de vous avoir trop offensée, ait pu m'arrêter ? que n'ai-je osé me confier dans vos bontés ?... Et vous qui soutenez cet horrible spectacle, dit-il à Mademoiselle de Berneil, que l'étonnement rendoit immobile, pouvez-vous offrir à ses yeux votre barbare tranquillité ? Sortez, Mademoiselle, sortez ; que faites-vous ici ? ah, deviez-vous jamais y paroître !

Madame de Cressy, quoique fort affoiblie, fut touchée de ce que le Marquis venoit de dire : ah ! ne mortifiez pas cette fille déjà trop malheureuse, lui dit-elle ; n'ajoutez pas aux reproches qu'elle doit se faire ; vous l'avez assez punie. Je vous pardonne à tous deux ; pardonnez-moi la

douleur que je vous cause dans ce moment. Calmez-vous, ne m'ôtez pas la douce consolation de penser que je vous laisse heureux. Ceux que le Marquis avoit envoyé chercher, arrivèrent alors ; la Marquise céda aux instances de M. de Cressy, elle prit ce qu'il lui présenta ; mais tout fut sans effet. Il la tenoit dans ses bras, il la baignoit de ses larmes, il ne pouvoit renoncer à l'espoir de la retirer de ce funeste état. Vivez, Madame, lui disoit-il, vivez pour retrouver en moi un ami, un époux, un amant qui vous adore. Ses caresses, ses expressions passionnées, ranimèrent Madame de Cressy, une couleur vive bannit sa pâleur ; ses traits doux & charmans reprirent tout leur éclat ; la joie se peignit sur son visage. Je meurs contente, s'écria-t-elle, puisque je meurs dans vos bras, honorée de vos regrets, & baignée de vos larmes. Ah ! pressez-moi, pressez-moi dans ces bras autrefois le temple du bonheur pour l'infortunée qui n'a pu vivre & s'en voir rejetée : que j'expire sur ce sein chéri ; qu'il s'ouvre, & que mon ame s'y renferme ! Elle perdit alors la connoissance ; & rien ne pouvant la retirer de l'assoupissement où elle tomba, sur les quatre heures du matin elle s'endormit du sommeil de la mort.

Il fallut arracher des bras de M. de Cressy ce qui restoit d'une femme si aimable, si digne de son amour, & dont il ne vouloit plus se séparer, lorsque les marques de sa tendresse lui étoient inutiles. On l'enleva d'auprès d'elle & de cette chambre funeste : il fallut veiller sur lui pour le dérober à sa propre fureur. Une fièvre ardente & des transports violens le conduisirent aux portes du tombeau ; il crioit dans son égarement, qu'on éloignât deux furies qui déchiraient le cœur de la Marquise & le sien. Revenu à lui-même, sa santé rétablie, il ne revit jamais Hortense ni la Marquise d'Elmont ; l'une l'oublia, l'autre retourna dans sa retraite pleurer une amie qu'elle regretta toujours ? & des fautes qu'elle ne put se pardonner.

M. de Cressy ne put se consoler ; Adelaïde sacrifiée pour lui, Madame de Raisel morte dans ses bras, formèrent un tableau qui se représentant sans cesse à son idée, empoisonna le reste de ses jours.

Il fut grand, il fut distingué ; il obtint tous les titres, tous les honneurs qu'il a voit désirés : il fut riche, il fut élevé, mais il ne fut point heureux.

FIN.

ERRATA de l'histoire du Marquis de Cressy.

Page 2. dern. lig. l'art de cacher des vices, lis. l'art de cacher ses vices.

Page 37. lig. 16. parmi tant de Seigneurs jeunes, lis. parmi tant de Seigneurs, jeunes.

Page 46. lig. 19. que vous dirai-je, lis. que vous dirois-je ??

Page 53. lige 10. se promenoit, lis. se promena.

Page 56. lige prem. se graverent, lis. le graverent.

Page 59. lig. 2. avoit les mœurs, lis. avoit des mœurs.

Page 65. lig. 10. lui rendit la raison, lis. lui rendit sa raison.

Page 68. lig. 22. elle réitéra avec, lis. elle réitéra sa demande avec.

Page 105. lig. 3. s'amusant à étudier un air, lis. s'amusant un soir à étudier un air.

Page 106, lig. 3. cérémonie de la consécration à, lis. cérémonie de sa consécration

Page 109. lig. dern. & c'est ce noble, lis. & ce noble.

Page 133 . lig. 17. fut assez languissante, lis. fut assez languissant.

Page 137. qui devoit s'attendre à vous en inspirer, lis. qui ne devoit pas s'attendre à vous en inspirer.

Page 140. lig. 13. elle pensa que loin de se, lis. elle pensa que las de se.

Page 142. lig. 7. qui ranimant les graces, lis. qui ramenant les graces.

Page 145. lig. 2. d'ennui & le desœuvrement, lis. d'ennui & de desœuvrement.

Page 147. lig. 10. il prit la coquetterie, lis. il prit sa coquetterie.

Même page, lig. 11. les démarches hardies qu'il lui avoit, lis. les démarches hardies qu'elle lui avoit.

Page 148. lig. 3. la remplaçât, lis. la remplaçoit.

Même page, lig. 14. plus difficiles, lis. plus difficile.

Page 156. lig. 7. & parlant, lis. & partant.

Page 159. lig. 5. par celui de la plus tendre, lis. par celui de sa plus tendre.

Page 161. dern. lig. Hortense étoit chérie, lis. Hortense étoit haïe,



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Histoire de M. le Marquis de Cressy , traduite de l'anglois par Madame de***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6546626p>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs

millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. HISTOIRE DE M. LE MARQUIS DE CRESSY, TRADUITE DE
L'ANGLAIS PAR MADAME DE ***
3. ERRATA de l'histoire du Marquis de Cressy.
4. À propos de cette édition numérique